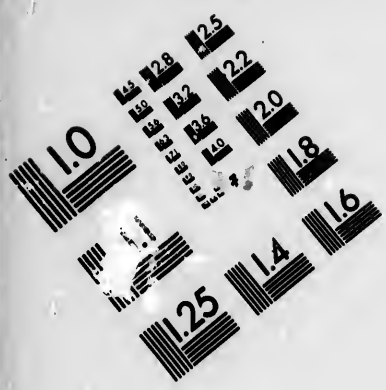


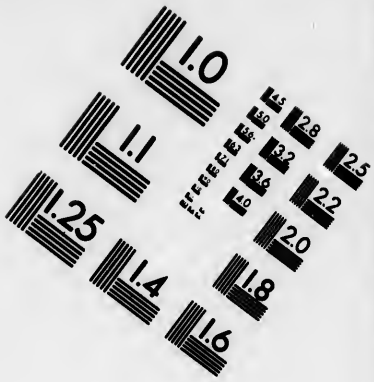
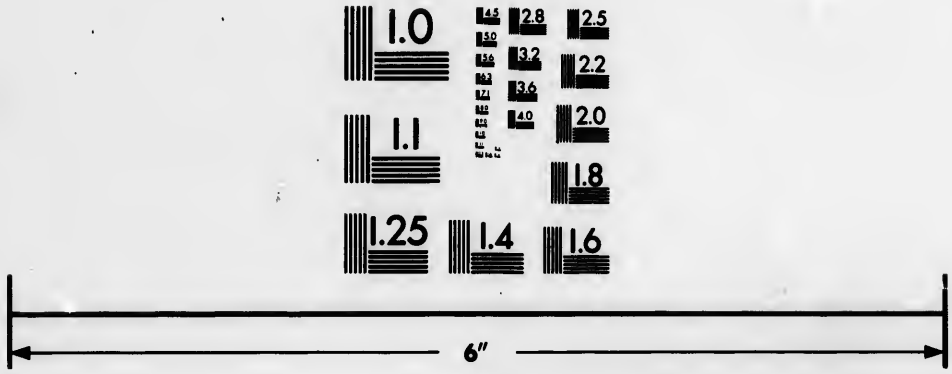
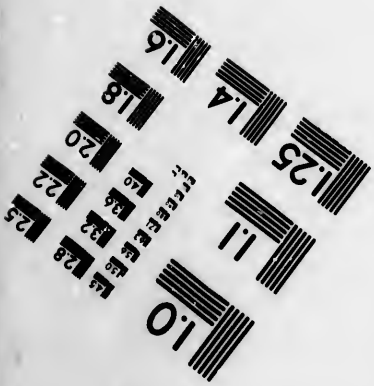
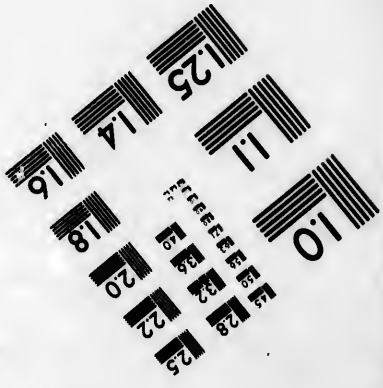


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

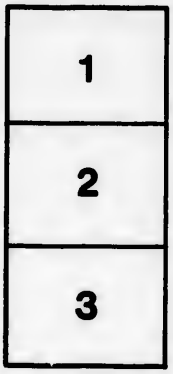
Législature du Québec
Québec

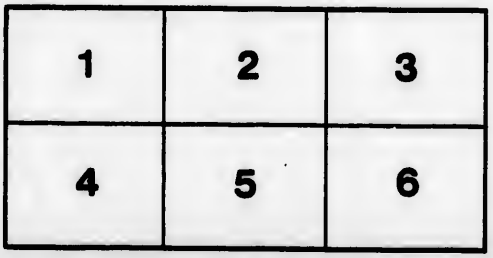
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:





L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Législature du Québec
Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

2

SITUATION

DU

MONDE ACTUEL

COUP D'ŒIL SUR

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL DANS LA SOCIÉTÉ,

OU

DEVELOPPEMENT

DES PRINCIPALES IDÉES CONTENUES DANS LE DISCOURS DE MGR. FILIPPI, ÉVEQUE D'AQUILA, PRONONCÉ A L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE A ROME, LE 1er SEPTEMBRE 1864.

Quæ enim seminavit homo, hæc metet.
(*Galat. VI*, 8.)
Ce que l'homme aura semé, il le récoltera

1865.

SITUATION

DU

MONDE ACTUEL

COUP D'ŒIL SUR

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL DANS LA SOCIÉTÉ,

OU

DEVELOPPEMENT

DES PRINCIPALES IDÉES CONTENUES DANS LE DISCOURS DE MGR. FILIPPI, ÉVEQUE D'AQUILA, PRONONCÉ A L'ACADÈMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE A ROME, LE 1er SEPTEMBRE 1864.

Quæ enim seminavit homo, hæc metet.
(*Galat. VI*, 8.)
Ce que l'homme aura semé, il le récoltera.

1865.

B.C.
1865
2
QL
CCDD

AVANT-PROPOS.

Il y a quelque temps, le *Courrier du Canada*, a reproduit du *Monde* un admirable discours, prononcé à Rome, devant l'*Académie de la Religion Catholique*, par Sa Grandeur Monseigneur Filippi, évêque d'Aquila. (1) Ce discours a pour but de provoquer un changement dans le système actuel d'éducation. Il est par là même de la plus haute importance, car la question de l'enseignement de la jeunesse a toujours été regardée comme fondamentale, et, aujourd'hui plus que jamais, c'est une question de vie ou de mort.

Il acquiert un nouveau degré d'importance du caractère même de celui qui l'a prononcé : Mgr. d'Aquila est un des plus saints et des plus savants évêques du royaume de Naples ; un prélat que Son Eminence le cardinal prince Altieri appelle l'*incomparable Ange* d'Aquila ; un homme qui parle de ce qu'il a lui-même expérimenté pendant dix longues années, et qui témoigne que les heureux résultats moraux et littéraires, obtenus en suivant le plan d'enseignement

(1) Le *Courrier du Canada* a publié ce discours en Février dernier.

de Mgr. Gaume, ont dépassé toutes ses espérances ; un personnage, pour tout dire en un mot, que Sa Sainteté, Pie IX, n'a pas craint d'honorer du glorieux tître *d'apôtre de la réforme dans l'éducation.*

Qu'on se rappelle enfin que les paroles de Mgr. d'Aquila ont été vivement applaudies par une nombreuse et auguste assemblée, qui, outre un très-grand nombre d'intelligences d'élite et on ne peut plus distinguées, comptait sept cardinaux et au-delà de vingt évêques.

Ce discours a produit une sensation profonde, non seulement à Rome, mais dans toute la France où l'on en a fait jusqu'à deux éditions pour satisfaire aux nombreuses demandes des maisons d'éducation. Il a aussi eu en Canada un grand retentissement ; il a donné lieu à bien des réfléxions et fait germer tout un monde d'idées nouvelles.

Comme il contient plusieurs passages dont la parfaite intelligence suppose la lecture de certains ouvrages que tous n'ont pas l'avantage de pouvoir se procurer, nous croyons rendre un véritable service en publiant la présente *brochure*, qui n'est qu'une esquisse détaillée de l'intéressant sujet que Mgr. d'Aquila a résumé avec une rare vigueur et une conviction profonde. Nous avons l'espoir que cette esquisse, par les détails qu'elle renferme, fera mieux sentir toute la force des raisons alléguées en faveur de la réforme chrétienne de l'enseignement.

Ce qui nous a surtout déterminé à entreprendre et à exécuter ce travail, c'est l'importance toute particulière de cette réforme, relativement à nous Canadiens-Français, issus d'une vieille et noble race, chrétienne

et catholique avant tout. Pourrions-nous en effet nous condamner à rester oisifs et les bras croisés, à la vue de ce grand mouvement religieux qui se manifeste aujourd'hui en Europe, et des maux incalculables que l'élément païen, caressé par l'éducation depuis trois siècles, a fait souffrir à la société ? Le milieu dans lequel nous vivons ; l'indifférence religieuse, l'hérésie, l'infidélité qui nous enveloppent de toutes parts, placées qu'elles sont sur toute la longueur de nos frontières, doivent nous mettre sur le qui-vive, et nous faire saluer avec amour et reconnaissance une réforme qui nous promet une existence durable, par là même qu'elle tend à développer et à fortifier l'esprit chrétien et religieux.

Nous l'espérons donc, ce petit travail sera favorablement accueilli. Il n'est pas précisément notre œuvre ; il n'est guère autre chose qu'une compilation de ce qu'on écrit sur le mal actuel de la société, ses causes, et ses remèdes, les écrivains du plus grands poids, dont nous reproduisons souvent textuellement de longs passages.

QU'EST-CE QUE LE MONDE ACTUEL ?

POURQUOI EST-IL CE QU'IL EST ?

I.

Il y a quatre siècles, tout le monde civilisé, moins quelques petites contrées du Nord de l'Europe, était catholique. Du Nord au Midi, de l'Orient au Couchant, il n'y avait qu'une seule famille de peuples chrétiens ; plusieurs enfants, mais un seul père ; plusieurs troupeaux, mais un seul bercail ; plusieurs corps d'armée, mais un seul mot d'ordre. Partout le même symbole, le même culte, la même loi ; partout un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême. Cet état de chose est appelé la *chrétienté* ou la grande *république chrétienne*.

Aujourd'hui la chrétienté, comme telle, n'existe plus ; la moitié des Etats qui la composaient ne sont plus catholiques ; l'autre moitié, ne l'est guère qu'à

demi. Considérez en effet l'héritage des fils de Japhet. Au lieu de cette majestueuse unité de peuples qui grandissent ensemble ; au lieu de ce concert unanime de cœurs qui croient, qui espèrent, qui aiment, qui prient à l'unisson, vous n'entendez de toutes parts que des cris discordants. Voix de Rome qui chante le catholicisme ; voix de la *jeune Italie* qui hurle : abolition des principes sociaux, du catholicisme ; plus de respect aux puissances établies de Dieu ; plus d'obéissance à l'Eglise ; voix de l'Allemagne qui vante le rationalisme ; voix de l'Angleterre qui prêche l'hérésie ; voix de la Russie qui proclame le schisme ; voix de la France qui éxalte l'indifférence stupide, le matériaisme ; qui, par le silence de ceux qui la gouvernent, applaudit aux blasphêmes de Renan, niant la divinité de Jésus-Christ ; voix de tous les peuples qui disent : mépris du Verbe divin, haine de la foi antique, une et universelle. Que sera-ce si, descendant des nations aux particuliers, vous prêtez l'oreille à ces millions de voix étranges qui, dans le monde chrétien, proclament chaque jour, à chaque heure, sur tous les tons, mille et mille opinions absurdes, disparates, contradictoires ; fruits monstrueux d'intelligences adultères, divisions de la division, négations de la négation, vestiges méconnaissables de la grande unité chrétienne qui faisait la gloire de l'Europe au jour de sa maturité. *Après dix huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, l'Eglise était le plus grand propriétaire du globe ; sa puissance, reconnue de tous, régissait le monde comme le soleil régit le système planétaire ; matériellement elle était riche, puissante, honorée. Les fils et les filles des grands du monde, offerts à ses autels, entretenaient entr'elle et les puissances terrestres une sorte de parenté ; une place lui

était réservée dans le conseil des princes, sa langue était encore comprise, bien des intérêts demeuraient communs.

Aujourd'hui l'Eglise n'a plus de racines dans le sol : sa puissance sociale a passé comme une ombre ; dépouillée, mise en tutelle, vivant du pain de l'aumône, la Mère des nations est à peine tolérée parmi ses enfants. La Reine du moyen-âge en est réduite à se faire garder dans sa demeure par des baïonnettes étrangères. Déjà en beaucoup de lieux, le morceau de pain qu'on lui donne a perdu son caractère ; ce n'est plus une restitution obligée ; c'est un salaire que chaque année on lui marchande, on lui dispute, et qui demain peut-être lui sera complètement refusé. Semblables à des demeurants d'un autre âge, ses ministres ne sont plus compris ; la vertu personnelle du prêtre reste seule pour lui assurer le peu de considération dont il jouit. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, le monde civilisé était couvert comme d'un manteau de gloire, de maisons de prières et d'expiation volontaire, de magnifiques églises et de splendides cathédrales. De tous côtés s'élevaient des milliers de voix virginales qui, dans le calme de la solitude, bénissaient Dieu et chantaient ses louanges. Chaque petit coin de terre était arrosé par les larmes du repentir et de la pénitence ; les plus sublimes vertus, que prêche l'Evangile, s'étaient incarnées dans une multitude de fragiles humains, de tout âge et de tout sexe, et ces fidèles imitateurs du divin Maître étaient regardés comme les anges de la terre et entourés du respect et de l'admiration universelles.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, on a dépouillé

le monde chrétien de son manteau royal. Des milliers d'églises et de couvents, patrimoine du peuple, sont pillés, dévastés, brûlés, confisqués au profit des rois et de leurs satellites, transformés en étables et en magasins. Des légions entières de religieux, de religieuses, de prêtres, de catholiques, noble et pure portion du peuple, sont chassés en exil comme de vils troupeaux, réduits au plus affreux dénûmeut ou expirant dans des tortures qui font frémir. Si parfois la haine contre les ordres religieux n'ose pas encore se traduire en certains lieux par des actes d'une aussi révoltante brutalité, elle se manifeste du moins par le cynisme des dérisions et des outrages ; on fait des efforts inouïs pour asphyxier dans l'ordure et la boue des calomnies cette milice sainte qu'on désespère de noyer dans le sang. Les nations, au sein desquelles surgissent toutes ces horreurs, demeurent calmes et impertubables. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, le divin Roi avait ses *amis ;* c'étaient les pauvres. Pour eux il était riche ; à eux il faisait part de tous ses trésors ; il les chérissait, il les honorait, il leur avait bâti des palais, il tenait pour fait à lui-même ce qu'on faisait au moindre d'entre eux. Il les nourrissait, il les visitait, il les consolait, il pleurait avec eux.

Aujourd'hui on lui ôte ses amis. On lui enlève les moyens de les secourir ; on annule les legs que la piété veut lui faire à leur profit ; on s'est emparé de tout ce qu'elle leur avait donné. On entrave la charité de mille manières ; on l'humilie, on l'abreuve de dégoûts, on la surveille, on la contrôle, on la chasse de proche en proche, de l'asile du pauvre, du chevet du malade, du berceau du nouveau-né. On lui substi-

tue la *philanthropie*, cette étrangère qui ne connait pas Jésus-Christ, qui ne secourt point en son nom, mais au nom de l'homme ; marâtre au cœur glacé, aux entrailles cruelles, qui inspecte plutôt quelle ne visite, qui calcule, qui économise, qui met en prison le pauvre dont la vue l'importune ; qui, au lieu de pleurer avec lui, danse pour le soulager et s'enrichit en faisant l'aumôme. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, grâce à l'esprit de foi qui animait la chrétienté, l'or, l'argent, le génie des arts étaient venus offrir leur tribut de reconnaissance au divin Roi, à qui tout appartient, à qui tout était dû pour s'être humilié jusqu'à l'anéantissement, afin de doter le genre humain d'un royaume éternel. A bâtir des temples, l'homme consacrait son avoir et son génie ; il envoyait, comme Solomon, ses vaisseaux, tous désignés par le nom de quelque saint, chercher dans les mers lointaines les marbres les plus rares, les pierres les plus précieuses ; c'était son luxe.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, on ne bâtit plus de cathédrales de Paris ou de Reims ; le sol se couvre de palais, de casernes, de prisons de bourses, d'édifices civils. Au lieu d'être réservés au culte de Dieu, le talent, les arts, les pierreries, les marbres, l'or sont prodigués au culte de l'homme. Ce n'est plus pour aller chercher les reliques des saints ou la terre de l'Haceldama que les navires des nations, affublés de noms païens, parcourent les mers. L'homme s'est fait Dieu et le luxe a changé d'objet. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Autrefois le monde chrétien revêtit sa puissante armure et se leva comme un géant pour conquérir un

tombeau ! Il était grand ce jour là ! car ce tombeau, c'était le tombeau du Christ, c'était le berceau de la civilisation chrétienne qui, élévant l'homme jusqu'à l'infini, en faisait l'enfant de Dieu et le candidat du ciel.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles on peut lui enlever et sa foi et son Dieu et ses temples Il restera muet s'il n'applaudit. Voulez-vous obtenir de lui une croisade, une guerre acharnée ? Ne lui parlez pas de Rome chrétienne, assiégée de toutes parts et près de tomber sous les coups des hideuses bandes soudoyées par les société secrètes ; ne lui parlez pas de la Pologne, la catholique Pologne lacérée, déchirée en mille pièces, rougissant le sol du plus pur de son sang sous les étreintes du cruel vautour moscovite ; il ne vous comprendra pas. Si vous voulez qu'il vous comprenne, montrez lui un traité de commerce à conquérir. Le monde d'aujourd'hui ne sait plus se battre que pour de l'opium, du sucre et du tabac. Par uu renversement plus étrange que tout le reste, au dix-neuvième siècle cela s'appelle *Progrès ! ! !*

Jamais, depuis que le christianisme était venu révéler les sublimes espérances du siècle futur, jamais on n'avait vu l'homme ensorcelé par la bagatelle et entoncé dans la boue des intérêts matériels comme nous le voyons de nos jours. Il. a penché la tête vers la terre, devenue son ciel ; sur elle il a cloué ses regards, ses mains, son cœur. Nuit et jour au travail, sur les fleuves, sur les mers, sur les chemins de fer, dans les entrailles du globe, pas un instant de repos. Que veut-il ? Et que voulait la vieille société de Tibère et de Caligula ? *Panem et circenses* : du pain et des plaisirs. Réduit à la vie des sens, pourvu qu'il ait de quoi l'entretenir heureuse et abondante, il est content. Ne lui

parlez plus d'honneur, de dévouement, de sacrifice de l'intérêt personnel à Dieu, à la société, il ne vous comprendra pas. Si lui-même vous en parle, ne le croyez point. En cette matière, quelque abondante, quelque pénétrée qu'elle sorte de ses lèvres, sa parole n'est que l'art de déguiser sa pensée. Interrogez ses actes : passions généreuses, enthousiasme chevaleresque, honneur, dévouement, vertu, nobles et saintes choses qui jadis firent battre son cœur, tout cela s'est fondu dans un lingot d'or. Devenu calculateur et froidement égoïste, il inscrit sur son drapeau : *Chacun pour soi, chacun chez soi. Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal étaient les lois universelles de la famille ; le suicide était à peu près inconnu, la mort avec le refus des sacrements, inouïe ; les préceptes de l'église sur le jeûne, l'abstinence, la confession annuelle, la sanctification du dimanche rencontraient à peine quelques prévaricateurs. Si le christianisme avait à lutter contre les passions du cœur, presque jamais il n'avait à combattre les négations de l'esprit.

Aujourd'hui le divorce est légalement établi dans la moitié du monde civilisé ; là où il n'est pas établi, règne le mariage civil. Le suicide atteint des proportions sans analogues dans l'histoire même des peuples païens ; la mort sans sacrements est un fait journalier ; le jeûne, la confession, la communion, les plus saintes lois de l'église sont pour le plus grand nombre tombées en désuétude ; la profanation publique, obstinée du dimanche, est à l'ordre du jour dans les villes et dans les campagnes ; les négations de l'esprit sont aussi nombreuses que les erreurs du cœur et c'est par millions

qu'il faut compter les apôtres de la religion naturelle et les adeptes de la morale de Socrate. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, il n'y avait pas un seul théâtre dans la chrétienté ; à plus forte raison de théâtre corrupteur. Ni dans les palais, ni dans les galeries, ni dans les jardins, ni sur les places publiques, moins encore dans les églises le regard du voyageur ne rencontrait de statues, de peintures, de bas-reliefs odieusement obscènes, de nature à enseigner le mal et à faire rougir le front le moins pudique.

Aujourd'hui le monde est couvert de théâtres où, chaque nuit, les passions les plus dangereuses sont mises en scène, en présence de nombreux spectateurs de tout âge et de tout sexe ; et le prestige des décorations, l'éclat des lumières, l'indécence des costumes, la liberté du langage, la séduction de la danse enflamment l'imagination, émeuvent les sens, préparent et justifient les plus honteuses faiblesses, pour ne pas dire les iniquités les plus coupables. L'œuvre dramatique, quelque soit son nom, vaudeville, comédie, tragédie, drame, mélodrame, est la glorification sans cesse reproduite de tous les hideux instincts qui conduisent en ce monde au déshonneur, au bagne et à l'échafaud ; dans l'autre, à l'enfer. Dans ce siècle, où tout s'estime à prix d'argent, une comédienne est payée comme quatre évêques, un comédien, comme sept archevêques, sans parler de mille autres détails non moins significatifs que la plume refuse de retracer. Alors, malgré que nous en ayons, il faudra bien convenir que les auteurs les plus déhontés du paganisme, Catulle, Lucrèce, Properce, Pétronne, seraient obligés de pâlir à la vue des énormités qu'on représente sur la scène et qu'on couvre d'applaudissements frénétiques, même dans le

royaume *trés-chrétien*, au dix-neuvième siècle ! ! Les palais, les galeries, les jardins ruissellent d'obscénités historiques et mythologiques. En mille lieux différents, l'Olympe avec ses dynasties de dieux et de déesses, de génies et de nymphes impudiques est redescendu dans le monde régénéré par la croix. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

II.

Grâce au catholicisme, régulateur suprême des sociétés, le monde du moyen-âge fut exempt de ces bouleversements profonds qui, dans l'antiquité païenne, renversèrent les uns sur les autres avec tant de rapidité et de fracas les grands empires de l'Orient et de l'Occident. C'est qu'alors on connaissait la véritable nature du pouvoir, on le regardait comme quelque chose d'inviolable et de sacré, on lui obéissait par esprit de foi et de religion. Les princes, tout en donnant quelquefois dans certains écarts, ne cessaient pas de se regarder comme les représentants du divin Roi, comme les protecteurs nés de la Sainte Eglise de Dieu, dont ils finissaient toujours par reconnaître la suprématie et la divine autorité. Les papes étaient les modérateurs des princes et des rois, les arbîtres des différends qui s'élevaient entre eux. Les constitutions et les lois, reposant sur les principes de l'Evangile, avaient acquis une majestueuse stabilité contre laque le venait toujours se briser le choc des passions humaines en ébullition. Elles ne terminaient pas à l'avance, il est vrai, toutes les difficultés que les passions des

hommes et les chances des événements peuvent faire naît re, mais elles renfermaient les moyens de les terminer quand elles se présentaient, comme les bons tempéraments ne sont pas ceux qui empêchent ou préviennent toutes les maladies, mais ceux qui donnent au corps la force d'y résister et d'en réparer promptement les ravages.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles le monde, en perdant la foi, a perdu la paix : l'équilibre social est brisé. Une irrémédiable frayeur s'est emparée des rois et des peuples ; une infaillible instinct leur fait comprendre à tous qu'ils n'ont plus de garanties supérieures, les uns pour leur pouvoir, les autres pour leur liberté. Le droit du plus fort, retiré des décombres du paganisme, est devenu, sous le nom de *souveraineté du peuple*, le premier article du symbole politique chez les nations transfuges du christianisme. Le jour où le nouveau dieu monta sur l'autel commença entre les rois et les peuples l'ère des chartes, espèces de contrats synallagmatiques stipulant, sur une parole humaine, les conditions auxquelles le pouvoir serait donné et l'obéissance reçue. Dès lors le pouvoir a perdu tout ce qu'il avait de sacré ; il ne descend plus du ciel, il monte de la terre ; la royauté n'est plus une charge divine, c'est un mandat populaire. En attendant, chaque contractant fait sa part la meilleure possible ; bientôt chaque contractant se croit lésé ou fait semblant de l'être. La contestation est portée an tribunal de la force et la justice est rendue par le canon, quelquefois par le bourreau.

Après le combat, chaque parti panse ses blessures ; on se rapproche, on pactise de rechef, on ajoute de nouvelles conditions, on change, on supprime les an-

ciennes, et toujours on jure de part et d'autre fidélité inviolable à la constitution. Promesses illusoires ! Comme l'aiguille aimantée, qui a perdu le nord, s'agite perpétuellement sur son axe, le monde actuel, ce vieillard sans Dieu, est perpétuellement inquiet et mécontent. Jouet de tous ses caprices, il ne sait plus ce qu'il veut, il veut tout ce qu'il n'a pas. De même que, dans l'ordre spirituel, les religions se sont succédées depuis quatre siècles comme les feuilles sur les arbres ; ainsi, dans l'ordre politique, les constitutions naissent en foule et ne semblent naître que pour mourir. Telle est la consommation qu'on en fait aujourd'hui dans le monde actuel que la fabrication de chartes et des lois est devenue, comme celle des tissus et des fers, une profession permanente. Qu'est-il résulté de tout ce pénible labeur ? Malgré tant de stipulations et de garanties, les gouvernements et les peuples ne furent jamais moins rassurés ; la rupture est toujours imminente ; ils ne vivent que sur le pied de la guerre. Jamais on ne vit autant de serments de fidélité, jamais il n'y eut autant de parjures ; jamais on ne parla tant de liberté, jamais la liberté ne fut plus indignement violée. Ce ballottement perpétuel entre le *oui* et le *non*, cet esclavage successif de toutes les utopies et de tous les intérêts, cette trahison sacrilége de tous les serments, on l'appelle *progrès*, *émancipation ! !*

Toutefois l'inquiétude, l'indéfinissable malaise qui semble être l'état normal du monde depuis la Renaissance, se manifeste par des convulsions fréquentes, par des spasmes affreux : il devait en être ainsi. Retournant au paganisme par ses principes politiques, le monde doit rentrer forcément dans les conditions sociales du paganisme. Instabilité, anarchie, despotisme,

tels seront les fruits de sa révolte contre l'Eglise. Comptez les révolutions qui l'ont tourmenté depuis quatre siècles ; non point ces révolutions qui, semblables à la brise, n'agitent que la surfarce de la mer, mais ces révolutions formidables, intimes, qui ne respectent rien et qui bouleversent la société jusque dans ses fondements ; telles que ces noires tempêtes dont le souffle violent, remuant l'Océan jusque dans ses profondeurs, brise les vaiseaux, noie les navigateurs et amène toujours la vase à la surface. Vous en trouverez plus pendant un siècle que pendant la longue période du moyen-âge. Bien plus, le moyen-âge n'offre peut-être pas une seule révolution semblable à celles qui ont si souvent désolé l'Europe depuis Luther jusqu'à Robespierre. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, la violation de la liberté des rois par les peuples était inconnue. Le régicide politique et surtout la théorie, l'apologie du régicide politique était chose inouïe. Il faut remonter au temps où dominait le paganisme gréco-romain pour se trouver en face d'un pareil forfait. Le régicide, la haine de la royauté n'ont été glorifiés dans aucun des ouvrages qu'a produits le moyen-âge : on laissait dormir, sous une épaisse couche de poussière, les livres païens où ces crimes sont exaltés comme des actes qui marquent la dernière limite que peut atteindre la perfection de l'homme.

Depuis quatre siècles, ce que le monde chrétien n'avait jamais vu, ce qu'il n'aurait jamais cru possible, deux fois il l'a fait lui-même. Deux fois il a dressé un échafaud, il a pris la hache ; et deux têtes de rois, jugés par lui, condamnés par lui, ont roulé dans la

boue ; et il a battu des mains ! ! ! Combien d'autres rois dont il a mis les jours en péril, tantôt par des conspirations sourdes, tantôt par des attaques ouvertes ? Combien qui par ses ordres voyagent aujourd'hui sur la terre de l'exil ? Combien de trônes a-t-il tenté de renverser ? Comptez si vous pouvez. Dans tous ces faits et dans bien d'autres encore, ne trouvez-vous pas la justification de ce mot devenu célèbre : *les rois s'en vont.* Ce qu'il y a de certain et d'inouï en même temps, c'est que depuis quatre siècles on a vu plus de régicides tentés ou exécutés que depuis l'arrivée du christianisme et peut-être au-delà. Ce qu'il y a de certain encore, c'est que les rois actuels tremblent au faîte de leur pouvoir, à peu près comme le pilote tremble dans son navire avarié et battu par la tempête.

Qui peut le trouver étrange ? Vassaux couronnés de leurs sujets, n'ont-ils pas vu, en moins d'un demi-siècle, *cinqnante-deux trônes* voler en éclats, et leurs débris sanglants traînés dans la fange des carrefours par le peuple souverain ? N'ont-ils pas entendu le despotisme populaire, sous le masque de la révolution française, s'élevant jusqu'au paroxisme, prononcer à la face du monde épouvanté le serment inouï de *haîne à la royauté* ! Haîne aux rois, haine aux nobles, haine aux puissants, tel fut son mot d'ordre pendant vingt-cinq années. La spoliation, la terreur, le nivellement, du sang et encore du sang, des ruines et encore des ruines de Lisbonne à Moscou, vous diront s'il fut fidèle à son serment. Qu'on ne s'y trompe pas, comme il le comprit autrefois, il le comprend toujours ; comme il le tient, il le tiendra de nouveau ; même cause, même effet. D'une part, dans la crainte qu'il ne s'oublie, chaque nuit ce serment est renouvelé sur un poignard par les nombreux adeptes des sociétés secrètes

dont la société actuelle est minée. D'autre part, on continue de souffler sur toute la face du globe le feu de la rébellion. Ce feu prend partout, partout il brûle. Là, volcan souterrain qui dévore les bases mêmes de la société ; ici, flamme livide qui en consume le faîte. Partout incendie inextinguible qui durera peut-être jusqu'à ce qu'il aille se confondre avec l'embrasement final où se dissoudront les éléments. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles, l'ordre social posait le surnaturalisme chrétien. Droit politique et civil, institutions publiques, civilisation, tout respirait son esprit, tout portait son empreinte. La politique tendait à faire de tous les hommes un peuple de frères ; elle avait pour but principal de sauvegarder les mœurs et la foi, de seconder l'Eglise dans la sublime mission qu'elle a reçue de son divin fondateur, d'aider les hommes à atteindre leur fin dernière.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, la science politique, redevenue païenne, n'a plus envisagé dans la vie sociale que l'antagonisme haineux des patriciens et des plébéiens, la lutte incessante des gouvernements et des peuples. Elle a formé en leur temps les Brutus et les Scévola ; elle nous ramène la froide unité, la grande centralisation matérielle de la Rome de Tibère. Elle a éteint la foi, cet œil de la politique chrétienne ; et l'art de gouverner les peuples n'a plus été que l'art de les matérialiser en leur procurant, au détriment même de leur vie surnaturelle, la plus grande somme possible de jouissances animales. Et l'on dit : Progrès ! Dans tout cela voyons-nous une tendance chrétienne ou antichrétienne ? *Après dix-huit siècles de christianisme comment cela se fait-il ?*

Pendant tout le cours du moyen-âge on a proclamé que c'est un principe chrétien que tout pouvoir vient de Dieu.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, est-ce que d'un bout du monde civilisé à l'autre le *droit divin* n'est pas honni ? Est-ce que la *souveraineté du peuple*, qui n'est que le rationalisme appliqué à l'ordre social, n'est pas le dogme politique le plus sacré et le plus universellement reconnu ? N'est-il pas, à quelques exceptions près, la base de toutes les chartes modernes ? Gardien fidèle du dépôt sacré, le Vicaire de Jésus-Christ ne cesse d'avertir les nations que ce principe antichrétien ébranle la fidélité et la soumission dues aux princes, qu'il allume partout les flambeaux de la révolte ; qu'il faut empêcher que les peuples ainsi trompés ne soient entraînés hors de la ligne de leur devoir. Cette voix, qui remuait autrefois le monde, ou n'est comprise, ou n'est point écoutée. Et de toutes parts on continue d'élever des autels au dieu du siècle, à la souveraineté populaire. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Pendant tout le cours du moyen-âge, c'était un principe reconnu que les gouvernements sont établis pour procurer le bien temporel et spirituel des peuples.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, qu'a-t-on fait de ce principe ? Développer l'industrie sans égard pour les lois de Dieu et de l'Eglise ; procurer aux peuples la plus grande somme de jouissances animales, sans s'occuper de leurs besoins moraux ; entraver l'Eglise, arrêter l'élan de la charité, n'est-ce pas tout ce que font, tout ce que savent faire les gouvernements d'aujourd'hui ? Dans leur pensée, les peuples sont-ils de vils troupeaux à qui l'on ne doit que la nourriture

matérielle, ou bien ont-ils des âmes immortelles à qui l'on est obligé de procurer le noble aliment de la vertu et de la vérité ? Il est permis d'en douter. En vain le Pontife suprême, s'adressant aux puissances de la terre, leur rappelle leurs devoirs et leurs obligations et les avertit qu'ils sont hors de la voie. En réponse à ces avertissements paternels, tous les gouvernements persécutent aujourd'hui l'Eglise, ou par mille moyens odieux gênent son action pour le salut des âmes. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Pendant tout le cours du moyen-âge, c'était un principe admis comme incontestable que l'union de l'Eglise et de l'Etat est à la société ce qu'est à l'homme l'union de l'âme et du corps.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, dans tous les pays, même catholiques, ne proclame-t-on pas, en thèse générale, l'indépendance absolue de l'Etat et de l'Eglise ? N'en est-on pas venu à soutenir leur égalité réciproque en attendant, ce que plusieurs font déjà hautement, qu'on soutienne la supériorité de l'Etat sur l'Eglise ? Ne pousse-t-on pas à la séparation complète de l'un et de l'autre ? Cette séparation n'est-elle pas regardée comme l'idéal de la perfection. Vainement le Père commun des nations chrétiennes s'efforce de signaler cette dangereuse théorie, établie en principe absolu, comme apportant aux peuples la servitude sous le masque de la liberté, on ne tient aucun compte de ses paroles ; nul gouvernement qui songe seulement à renouveler franchement et loyalement son antique alliance avec l'Eglise. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Pendant tout le cours du moyen-âge on a reconnu

et mis en pratique le principe chétien que l'erreur n'a aucun droit.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, partout sous le nom de liberté de conscience, d'égalité des cultes, l'erreur ne marche-t-elle pas l'égale de la vérité, même chez les nations qui se disent catholiques. Ici encore le christianisme, par l'organe de son Pontife, montre aux gouvernements l'abîme où cette indifférence les conduit, puisque l'expérience a fait voir, de toute antiquité, que les Etats qui ont brillé par leurs richesses, par leur puissance, par leur gloire, ont péri par un seul mal, la liberté immodérée des opinions, la licence des discours et l'amour des nouveautés. Loin d'écouter sa voix, les nations actuelles, les gouvernements font tous leurs efforts pour l'étouffer ; ils défendent aux évêques de s'en faire les interprêtes ; ils favorisent tous les cultes, un seul excepté qu'ils tiennent dans un état d'abaissement et de suspicion, le culte véritable. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Pendant tout le cours du moyen-âge on a reconnu et respecté ce principe chrétien que l'erreur n'a pas le droit de se produire, à plus forte raison d'insulter la vérité et la vertu.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, dans tout le monde civilisé, l'erreur ne jouit-elle pas à l'égal de la vérité, et souvent plus que la vérité, du droit de se manifester dans les livres, dans les journaux, dans les académies, dans les chaires, partout où une voix peut se faire entendre ; partout attaquant, niant, blasphémant avec impunité, souvent avec applaudissement, la vérité devenue son égale et même son inférieure ? Que le souverain Pontife manifeste ses craintes et sa

douleur profonde, qu'il flétrisse, qu'il condamne cette liberté funeste, dont on ne peut avoir assez d'horreur, la *liberté de la presse*, pour publier quelque écrit que ce soit ; on soutient, on réclame cette liberté fatale ; au besoin on fera des révolutions pour la défendre ou pour la conquérir. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

III.

Pendant douze siècles, la noble chrétienté, fille du Calvaire, s'était nourrie des saines et fortes doctrines du catholicisme. Elle était devenue grande entre toutes ses sœurs. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant le monde chrétien était élevé au-dessus du monde ancien. Sa littérature était chrétienne ; elle n'embellissait de ses formes que l'immuable vérité et ne préconisait que la vertu ; elle formait et ennoblisait le cœur en même temps qu'elle ornait et fécondait les intelligences. Si de loin en loin quelques empoisonneurs avaient tenté de falsifier ses aliments, aussitôt la fraude était signalée, la nourriture prohibée et les coupables mis au ban de la société. Ainsi furent traités les hérétiques, les novateurs, les quelques rares écrivains qui avaient clandestinement fait connaisance avec les auteurs païens et débitaient ce qu'ils en avaient appris. Dociles à la voix de l'Eglise, les nations averties détournaient avec horreur les yeux et la main de l'aliment homicide.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, tout est absolument changé sous ce rapport. Le monde chrétien

ne veut plus du pain préparé par sa mère, ni de l'eau de sa fontaine. Il se creuse des citernes qui ne tiennent pas l'eau, des citernes où ne séjourne qu'une vase impure ; il s'y désaltère. Des étrangers lui apportent un pain souillé ; il le reçoit avidement. Les ouvrages les plus impies, les plus immoraux de l'ancienne littérature, exhumés de l'oubli et rendus plus dangereux par le luxe sacrilège de la typographie et de la gravure, ont revu le jours sous toutes les formes. Aux publications anciennes est venu se joindre un véritable déluge de productions nouvelles. Celles-ci surpassent en cynisme tout ce qu'on avait jamais vu, tout ce que l'imagination la plus dévergondée, le cœur le plus corrompu et l'intelligence la plus pervertie peuvent inventer en fait de mal. Et afin que cet épouvantable torrent et de corruption, qui roule à la surface du monde, s'infiltre plus promptement jusque dans ses entrailles et aille empoisonner la dernière racine de la dernière plante, un art infernal publie chaque matin ces productions immondes, par chapîtres, par feuillets. Telle est l'avidité pour le mal que les spéculateurs d'immoralité regardent ce moyen comme un appât infaillible pour prendre un plus grand nombre d'abonnés. Faut-il le dire ? Grand Dieu ! leur espérance n'est pas vaine. La fabrication des poisons intellectuels est devenue la branche la plus active de l'industrie moderne, et, après celle du vol, la plus perfectionnée de notre inqualifiable époque.

Eh, de grâce ! que fait-on depuis trois siècles ? sinon verser à pleines coupes des poisons de tout genre dans les entrailles du monde moderne. Chose effrayante ! Dans un an, dans un mois, dans un jour, dans une heure peut-être, il se répand et il s'absorbe aujourd'hui plus de doctrines antisociales et antimorales

que le monde n'en avait jamais vu paraître pendant des siècles. Comme une nuée de sauterelles dévore l'herbe des prairies, les mauvais livres détruisent tout ce qui reste de vérités et de vertus dans les âmes. Est-ce là une tendance chrétienne ou antichrétienne ? Et *après dix-huit siecles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Pendant douze siècles, c'est-à-dire, pendant le moyen-âge, les arts étaient entièrement au service de la religion. Ils rivalisaient de zèle avec la littérature pour la propagation de la vérité ; comme elle, ils avaient pour but de faire aimer le bien. La palette et le ciseau donnaient une forme sensible aux plus sublimes et aux plus délicates vertus; la vue de tout ce qu'ils avaient touché réveillait au fond du cœur un sentiment pieux, une affection pure et céleste.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, les arts, devenus païens, ont étalé, comme un immense scandale, aux yeux du monde chrétien, toutes les hideuses nudités qui faisaient des villes païennes autant de Sodome et de Gomorrhe. Prédication puissante, ce langage des arts a produit dans les mœurs générales un cynisme dont le moyen-âge n'eut jamais à rougir. Les catholiques eux-mêmes, enivrés du vin de prostitution, n'ont pas honte de proclamer que le beau c'est le *nu*. Mais, ô douleur ! Que les anges se couvrent ici la face de leurs ailes et qu'ils gémissent jour et nuit devant le trône de l'Eternel, en voyant le Fils adorable de Dieu et son auguste Mère, l'immaculée et très-chaste Vierge Marie, représentés dans un état de nudité qu'un honnête homme ne voudrait pas permettre à son épouse et à ses enfants, sous des traits qui déguisent mal Vénus et Cupidon. Et l'on dit : Progrès ! *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Durant les siècles du moyen-âge, la Philosophie s'éclaira de la lumière revélée pour avancer dans l'étude des lois et des phénomènes moraux de la création. Elle faisait alors des pas immenses. Un seul homme, un Albert le Grand, un Vincent de Beauvais, un Thomas d'Aquin, pouvait sans trop de témérité entreprendre le tableau de la science universelle et donner le système du monde. On reconnaissait alors que notre esprit, n'ayant pas la science en lui, non plus que l'œil la lumière, a besoin d'un maître qui l'enseigne. Ce maître, ce n'était pas un des faux sages qui ont tenu la vérité captive et que stigmatise l'apôtre St. Paul, c'était la Vérité et la Sagesse même, le Christ, en qui tous les trésors de la science sont renfermés.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles, la Philosophie a fait divorse avec la Révélation ; la Raison, errant au hasard, dans le désert de la pensée, peuplée de fantômes et plein de mirages, et ne trouvant nulle part un jalon pour reconnaître son chemin, a successivement tout soumis à ses investigations, tout affirmé, tout contesté, tout nié. Les théories des philosophes anciens, proscrites pour la plupart, au moyen-âge, ont été remises en honneur par les Renaissants, et plus tard, Descartes, condamné par le St. Siége et élevé jusqu'au troisième ciel par les rationalistes de nos jours, en dépit de cette flétrissure, est venu détruire ce que la raison, soumise à la foi, avait édifié après de longs siécles et de puissants travaux. Les tâtonnements du Lycée et du Portique ont recommencé. Pas une des mille absurdités qui font de l'histoire de la philosophie païenne la page la plus humiliante des annales de l'esprit humain, qui n'ait été renouvelée, défendue, préconisée, appliquée à l'ordre politique et religieux. D'extravagances en extravagances, la Rai-

son s'est niée elle-même, non pas, hélas ! pour confesser son impuissance, mais par un dernier excès d'orgueil et comme pour se punir de l'instinct qui la pousse à retourner vers Dieu, vers la vérité. Et l'on dit toujours : Progrès ! *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Il y a quatre siècles et pendant tout le cours du moyen-âge, la science avait pour objet principal Dieu et ses adorables perfections, l'homme et l'excellence de sa nature lorsqu'il est déifié par la grâce sanctifiante, les êtres créés en tant que moyens qui nous sont donnés pour accomplir nos glorieuses et sublimes destinées, les lois immuables qui règlent les rapports qui existent entre Dieu et l'homme, l'homme et les autres créatures.

Aujourd'hui la science a presque complètement changé d'objet ; on ne s'occupe plus guère que de chimie, de physique, de mécanique, de dynamique, de de mathématiques, de sels, d'essences, de quintessences, de sulfates, de nitrates, de carbonates. Chose bien significative ! Il semble que la science et l'industrie actuelles ne puissent rien faire sans se mettre en opposition directe avec la religion. La science ouvre les intelligences et pervertit les cœurs : les crimes marchent en raison directe de l'instruction. Elle décompose les corps, elle surprend leurs propriétés les plus intimes ; c'est pour favoriser le vol en falsifiant habilement les produits ; le luxe, en inventant de nouveaux moyens de satisfaire toutes les cupidités ; l'égoïsme, en faisant servir les découvertes au profit d'un seul. L'industrie manifeste la même tendance. Elle crée une usine, une manufacture, voilà un centre de corruption et d'abrutissement pour des générations entières ; ainsi des autres. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Monde chrétien, roi déchu, aux jours de ta jeunesse, dans les années de ton âge mûr, je t'ai vu assis sur un trône élevé, environné de gloire. Ton noble visage était tourné vers le ciel, ton cœur était là, tes pieds seuls touchaient à la terre ; vieillard aujourd'hui ! ! ! à quoi te comparerai-je ? Il y eut à Babylone un puissant monarque, jeune, brillant, entouré d'une pompe asiatique. Longtemps il fut par sa puissance et par sa sagesse l'image auguste du Très-Haut ; mais l'orgueil, hideux serpent qui rampe à ses pieds, lui a glissé son venin dans le cœur. La tête lui tourne ; il est frappé, il tombe ; et les bêtes des forêts virent, sur ses vieux jours, le plus magnifique potentat de l'Orient brouter comme elles l'herbe des vallées, et partager leurs grossiers instincts : Nabuchodonosor est un type.

IV.

Il y a quatre siècles, le monde chrétien reposait en paix à *l'ombre de sa vigne et de son figuier*, grâce aux victoires que le Christianisme naissant avait remportées pour lui, et dont voici le rapide exposé. Quand l'Evangile parut, le Paganisme était maître du monde, *princeps hujus mundi.* Dans l'ordre religieux comme dans l'ordre social, il occupait toutes les positions ; il fallut l'en débusquer. Négateur universel, il fallut affirmer tout ce qu'il niait. Le combat s'établit sur toute la ligne : divinité de Jésus-Christ, miracles, dogmes, prophéties, mystères, authenticité des Ecritures, tout fut prouvé par le double argument de la logique et du sang. Après quatre siècles d'une lutte

acharnée, le Christianisme s'empara de la foi du monde, et resta maître du champ de bataille.

Depuis cette mémorable époque, jusqu'à l'époque non moins mémorable du quinzième siècle, le Christianisme en Occident se repose comme le fort armé dans sa citadelle. Il entretient ses arsenaux, fourbit ses armes, exerce ses soldats, s'enracine de plus en plus dans les institutions et dans les mœurs ; mais il n'a point de bataille générale à livrer. Tout se borne à des combats partiels et toujours victorieux contre *quelques novateurs isolés*. Aussi, pendant cette longue période, on ne voit paraître aucune *démonstration*, à plus forte raison aucune *apologie de la religion*. La polémique chrétienne sommeille. Le Christianisme était la vérité ; c'était un fait acquis.

Avec la Renaissance, le combat recommence sur toute la ligne. Dès la fin du quinzième siècle, le Panthéisme, le Matérialisme, le Fatalisme, l'indépendance de la raison, c'est-à-dire la négation des verités fondamentales du christianisme avec le principe même de toute négation, reparait armé de sophismes. A sa suite marchent une foule de négations partielles ; et cent ans ne se sont pas écoulés que le Christianisme, jusqu'alors sur l'offensive, est obligé de prendre la défensive et de protéger contre l'ennemi chacun de ses dogmes, chacun de ses mystères, les miracles, les prophéties, les sacrements, l'authenticité de la Bible, l'infaillibilité de l'Eglise, la liberté, la spiritualité, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, la divinité même de Jésus-Christ, et jusqu'à l'existence de Dieu : comme aux jours de l'ancien Paganisme la négation redevient universelle.

Avant l'ordre religieux, l'ordre naturel fondé par

le Christianisme est battu en brêche ; et, quoiqu'il nous en coûte de le dire, la lutte, sur aucun point, n'a tourné à l'avantage du catholicisme. Il a perdu, en grande partie, ses meilleures positions, et l'ennemi a gagné beaucoup de terrain. La littérature chrétienne, l'art chrétien, la philosophie chrétienne, qui reçurent le premier choc, sont restés sur le champ de bataille. Nous voulons dire que, pour le plus grand nombre, la littérature chrétienne a perdu son prestige, l'art chrétien son auréole, la philosophie chrétienne son autorité. La politique chrétienne est restée sur le champ de bataille, en ce sens qu'elle a cessé de diriger les conseils des princes et d'être l'âme des constitutions et des lois. La théologie avec ses antiques gloires est restée sur le champs de bataille, en ce sens qu'elle n'est plus la reine des sciences, la science mère, de qui vient et à qui se rapporte tout l'ordre scientifique, et par elle remonte à Dieu, principe et fin de toute science. A tout cela l'ennemi a substitué sa littérature, son art, sa philosophie, sa politique, sa science sécularisée et indépendante ; il les a fait prévaloir et leur règne subsiste.

Sur un autre terrain, la lutte n'a pas été plus heureuse. Il fallut, au seizième et au dix-septième siècle, combattre le Matérialisme, le Panthéisme, le libre penser des philosophes grecs et de leurs disciples, puis le libre penser de Luther, né du premier. Les champions les plus illustres de la vérité descendirent dans l'arène ; et malgré Emser, Eck, Cajetan, les jésuites Possevin, Canisius et une foule d'autres, la moitié de l'Europe fit défection. Comme toujours, il y eut des retours individuels, même nombreux ; mais en fin de compte on m'empêcha pas une nation de tomber dans l'erreur, on n'en ramena pas une au bercail·

Au dix-septième siècle, il fallut combattre encore le Protestantisme et le Césarisme ; et malgré Bossuet, Bellarmin, Suarez, le Protestantisme acquit légalement le droit de bourgeoisie au sein de la vieille Europe, c'est-à-dire que les faux monnayeurs de la vérité furent autorisés à travailler publiquement ; et pas un roi, pas un parlement ne fut détourné de se faire césarien.

Au dix-huitième siècle, le mal avait terriblement grandi, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux. Il fallut le combattre personnifié dans Voltaire, dans Rousseau, dans les encyclopédistes ; et malgré Bergier, malgré Bullet, malgré tous les apologistes, Voltaire et Rousseau furent les rois de leur siècle, et finirent par obtenir l'éclatant triomphe qu'on appelle la *Révolution française.*

Aujourd'hui nous avons à combattre tous ces éléments condensés, fortifiés, se manifestant par la négation élevée à sa dernière formule, sous le nom de *Rationalisme* et de *Sensualisme*, ou mieux, sous le nom de Revolution. Les évêques écrivent de superbes mandements ; les prédicateurs prêchent des démonstrations philosophiques, dogmatiques et morales ; les prêtres publient des apologies sous toutes les formes ; chaque jour les catholiques croisent le fer dans les journaux ; malgré tant d'efforts, sommes nous certains de la victoire ? *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

Comment, après dix-huit siècles de christianisme, nous retrouvons-nous en face, non plus de l'hérésie, non plus du schisme, mais du Negateur universel, que le christianisme trouva maître du monde, le Rationalisme païen ? Comment ce négateur a-t-il acquis assez de puissance pour oser fonder publiquement des

associations destinées à l'*extirpation complète du christianisme et de la société ?* En présence d'une pareille agression et des catastrophes sans exemple dont elle nous menace, comment se fait-il que dans tout le monde *chrétien* les organes du mal, les mauvais journaux, par exemple, soient dix fois plus nombreux que les organes du christianisme ? Comment se fait-il que parmi les premiers les plus mauvais regorgent d'abonnés, tandis que les meilleurs parmi les seconds ne vivent que d'aumônes. Encore un coup, *après dix-huit siècles de christianisme, comment tout cela se fait-il ?*

Un dernier *comment*, dans lequel se résument tous ceux qui précèdent. C'est un fait que les éléments constitutifs de l'ancien Paganisme sont au nombre de trois : l'élément intellectuel, l'élément moral et l'élément social. L'élément intellectuel, c'est l'émancipation de la raison ou le *Rationalisme ;* l'élément moral, c'est l'émancipation de la chair ou le *Sensualisme ;* l'élément social, c'est le règne absolu de la force ou le *Césarisme.* C'est encore un fait que ces éléments, parvenus à leur développement complet, se manifestent par quatre grands caractères qui signalent la décadence de la société païenne. Ces caractères sont : *l'incroyance générale* en matière de religion, particulièrement dans les classes lettrées ; une *civilisation matérielle* très avancée ; la *concentration* de tout pouvoir religieux et social dans la main d'un seul homme, appelé le divin César, empereur et souverain pontife, *imperator et summus pontifex ;* la *fièvre ardente* de l'or et du plaisir.

Lequel de ces éléments nous manque ? Comme nous l'avons vu par l'esquisse que nous avons faite des temps modernes, autant que le permet la résistance impérissable du Christianisme, ces éléments n'ont-ils

pas repris, ne tendent-ils pas à reprendre de nos jours toute leur ancienne énergie, et ces sinistres caractères peuvent-ils être plus marqués ?

L'incroyance en matière de religion parmi les classes lettrées, l'indifférence parmi le peuple, ont-elles quelque analogue dans les siècles chrétiens ? Malgré leurs protestations de respect, les philosphes, les littérateurs, les savants, les hommes d'état croient-ils à la religion ? N'ont ils pas mis les sophismes en circulation dans la société, aussi nombreux que les atômes dans l'air ? Il en était de même à Rome aux jours de sa décadence. Cicéron, Ovide, Virgile, Horace, Mécène, Auguste, César, étaient de beaux diseurs sans doute, qui prêchaient au peuple le respect pour la religion des ancêtres, mais des libres penseurs qui se moquaient des flamines et de Jupiter très-bon et très-grand.

Consécration légale de cet état de choses, qu'est-ce-que l'indifférentisme politique en vertu duquel toutes les religions sont égales, c'est-à-dire également vraies et également fausses, également bonnes et également mauvaises aux yeux des gouvernements ? N'est-ce pas Rome sur le penchant de sa ruine, accueillant dans son sein les religions de tous les peuples, adoptant tous les dieux, autorisant tous les cultes, couvrant de son autorité toutes les négations et toutes les affirmations, ruinant dans l'esprit du peuple romain la religion de ses ancêtres, ne laissant subsister au fond des âmes que la haine de la vérité, et arrivant ainsi au chaos intellectuel et moral, précurseur du chaos politique et social.

La *civilisation matérielle* du monde moderne surpasse celle des Romains. Etudes, génie, fatigues, il lui sacrifie, il lui rapporte tout : il en était de même

à Rome. Cette civilisation, corrompue et corruptrice, parcequ'elle ne tend qu'au bien-être matériel de l'homme, produit deux grands résultats ; le luxe et la misère : il en était de même à Rome. Au beau siècle d'Auguste, quand la fortune devenait contraire, quand on n'avait plus de quoi satisfaire ses penchants, quand on était las de la vie, on se tuait. Dans le monde actuel le suicide est pratiqué sur une plus vaste échelle que chez aucun peuple païen connu dans l'histoire.

Le *Césarisme* n'est-il pas redevenu l'âme de la politique moderne? La moitié des rois ne se sont-ils pas fait papes, et l'autre moitié, à quelques exceptions près, ne tendent-ils pas invariablement à le devenir, en absorbant dans les limites du possible le pouvoir spirituel au profit du pouvoir temporel ? Chez les Romains, ce règne de la force produisait des oscillations perpétuelles entre le despotisme et l'anarchie : l'assassinat politique semblait passé dans les mœurs. De quoi vivent les nations actuelles, si ce n'est d'alternatives incessantes entre le despotisme et l'anachie ? Le régicide ne semble-t-il pas endémique en leur sein ?

La *fièvre de l'or et du plaisir* résumait toute la vie de l'ancienne Rome aux jours de la décadence : pour avoir de l'or, on écorchait les provinces, on prêtait ouvertement à vingt-quatre, à trente-deux par cent ; l'honnête Brutus allait jusqu'à quarante-huit : c'était l'agiotage du temps. Aujourd'hui, devant quel moyen recule-t-on pour gagner de l'argent, pour avoir de l'or ? De toutes les sciences dont nous nous glorifions, la plus perfectionnée peut-être, c'est la fraude. Avec celle du plaisir, la question d'argent n'est-elle pas en tête de toutes les préoccupations ?

Devant le besoin de jouir, nulle barrière n'était

sacrée dans la Rome d'Auguste. Au mépris sinon de la loi, au moins de la morale, le divorce était à l'ordre du jour, et le concubinage s'étalait effrontément dans les classes les plus élevées. Dans le monde actuel, nous avons le divorce légal et le mariage civil. Enfin, comme expression dernière du Sensualisme, la courtisane acquiert dans grand nombre de capitales modernes l'existence officielle dont elle jouissait dans la Rome des Césars.

En résumé, si on envisage le monde civilisé dans ses caractères princípaux, et pour ainsi dire officiels, on est en droit de répéter un mot célèbre : *Pour nous retrouver en plein Paganisme, il ne nous manque que la forme plastique.* Or, APRES DIX-HUIT SIECLES DE CHRISTIANISME, COMMENT CELA SE FAIR-IL ? Comment se fait-il qu'après dix-huit siècles de christianisme, les nations chrétiennes en soient venues à ressembler, presque comme deux gouttes d'eau, aux nations païennes ? Comment se fait-il que le sens chrétien se soit affaibli à ce degré ? D'où vient que depuis quatre siècles l'Eglise est obligée de marcher de concession en concession devant l'esprit moderne qui ne lui en fait jamais aucune ? D'où vient que le catholicisme, en Europe et en Amérique, se voit contraint de battre en retraite sur toute la ligne ? D'où vient depuis quatre siècles, cette désolante stérilité de la défense ?

V.

En réponse à ces *Comment*, les uns avaient dit : L'abaissement de l'Eglise, la dislocation de la société,

le développement de la puissance ennemie qui, sous le nom de Révolution, tient aujourd'hui le monde en échec, tout cela vient de la *Révolution française.* Les autres disaient : Sans doute ; mais la Révolution française vient du *Voltairianisme.* A son tour, reprenaient les troisièmes, le Voltairianisme vient du *Protestantisme.* Ceux-ci : Le Protestantisme n'est pas né comme un champignon sous un chêne ; il vient du *Césarisme* ; ceux-là : Le Césarisme lui-même est fils du *Rationalisme.* C'est ainsi que chacun, suivant son point de vue, attribuait le mal actuel à la cause dont il était particulièrement préoccupé.

On ne peut nier qu'il n'y ait de tout cela dans la *Révolution* et dans la maladie sociale qui en est la suite. Mais toutes ces causes sont elles réellement des causes, et des causes isolées, indépendantes les unes des autres, et non les effets successifs d'une cause première, les évolutions différentes d'un même principe ? Pour le savoir, il faut, l'histoire à la main, faire la généalogie de chacune. Si le résultat de cette étude impartiale est de montrer dans tous ces faits le *même principe générateur,* dans toutes ces causes une *racine commune* de laquelle toutes sont sorties, il faudra bien reconnaître, pour cause principale et prochaine de la Révolution et du mal actuel, ce principe dont tout ce que nous voyons est la conséquence.

Or, l'histoire consciencieusement interrogée, l'histoire parlant le plus éloquant de tous les langages, celui des faits et des faits nombreux, irréfutables, a répondu trois choses :

La première, que ni la Révolution française, ni le Voltairianisme, ni le Protestantisme, ni le Césarisme,

ni le Rationalisme, puis chacun isolément, ne suffisent pour *donner la formule du mal actuel ;*

La seconde, que la Révolution française, le Voltairianisme, le Protestantisme, le Césarisme, le Rationalisme se proclament tous fils de la Renaissance, et qu'ils prouvent par des titres authentiques leur généalogie ;

La troisième, que la Renaissance, c'est-à-dire le Paganisme revenu triomphant dans le monde chrétien au quinzième siècle, est la vraie souche de toute cette famille, le vrai principe générateur dont tous les autres phénomènes ne sont que des évolutions successives ; QU'IL SUFFIT ET SUFFIT SEUL pour expliquer le mal actuel, avec tous ses caractères et dans toutes ses applications.

De là nait ce rapprochement, indispensable à connaître pour orienter la lutte ; comme nos aïeux des premiers siècles se trouvaient en face d'un monde païen, qui ne voulait pas devenir chrétien, nous nous trouvons, nous fils des derniers temps, en face d'un monde qui cesse d'être chrétien pour devenir païen. Ce qui veut dire que le DUEL EST AUJOURD'HUI ENTRE LE PAGANISME ET LE CHRISTIANISME.

Tous n'acceptent pas cette solution. Aux uns elle paraît trop simple, aux autres, trop absolue. Les premiers disent : " Tout le mal vient de la perte de la foi ; la greffe divine s'est affaiblie parmi nous, et le sauvageon a repris le dessus : *le monde s'est déchristianisé.* Telle est la *vraie* cause du mal."

Très-bien ; mais la *vraie* question est de savoir comment la foi s'est perdue et la greffe divine affaiblie ; quand le sauvageon a repris le dessus ; comment les

nations chrétiennes se sont déchristianisées ? Dans quel siècle et sous quelle inspiration le monde civilisé a-t-il commencé à répudier son passé chrétien, sa théologie, sa philosophie, sa politique, ses institutions, son art, sa littérature chrétienne, en un mot sa civilisation chrétienne et nationale, pour se reconstituer à neuf et se donner un art, une philosophie, une politique, des institutions, une littérature, toute une civilisation étrangère à sa foi religieuse et à ses traditions historiques, et dès lors corrompue et corruptrice ? Qui a continué ce mouvement anormal ? Qui l'a développé au point de le rendre universel et peut-être irrésistible. Là est la *vraie* question.

Pour la résoudre, il y a un moyen bien simple. *Les semblables seuls produisent leurs semblables.* Je vois un champ couvert d'ivraie, et je dis avec une certitude absolue : on y a semé de l'ivraie. Quand je parcours un pays où règne le luthéranisme, je dis également, sans crainte de me tromper : on y a semé du luthéranisme. Quand je visite d'autres contrées où l'on professe le calvinisme, le mahométisme, le bouddhisme, je répète avec la même assurance : ici on a semé le calvinisme, le mahométisme, le bouddhisme. Comment voulez-vous qu'en voyant une société redevenue païenne, autant qu'une société baptisée peut-être païenne, je ne dise pas : on y a semé du Paganisme.

Or, quelle est l'époque où se sont faites, avec ardeur et sur la plus grande échelle, ces semailles de Paganisme philosophique, politique, artistique et littéraire ? Qu'elle est l'époque qui coupe en deux l'existence du monde chrétien ? Quel est le mot, accepté de tous, qui indique la cessation de la vie ancienne et le retour à une vie nouvelle ? Amis et ennemis répondent : cette

époque est le quinzième siècle, ce mot est celui de RENAISSANCE.

Par la présence de cet élément nouveau tout s'explique, et la perte de la foi, et l'affaiblissement de la greffe divine, et le développement du sauvageon, et la *déchristianisation* du monde moderne : dès lors la stérilité désolante de la polémique chrétienne, depuis quatre siècles, n'a rien d'étonnant. Quelle est, je le demande, la cause qui depuis la même époque, a rendu stérile la polémique en faveur de la littérature chrétienne, de la philosophie, de la peinture, de l'architecture chrétienne, au point que la *barbarie* de toutes ces choses est restée, jusqu'à nos jours, un des axiomes du monde savant ? L'histoire répond : A partir de la Renaissance les générations lettrées des peuples issus de la Croix ont toutes été jetées par l'éducation dans un courant d'idées contraires à la littérature chrétienne, à la philosophie chrétienne, à l'art chrétien. Entrées dans la vie, elles n'ont rien compris à la lutte, si ce n'est pour traiter de *don Quichottisme* absurde et rétrograde la défense d'une littérature, d'une philosophie, d'un art, synonymes, à leurs yeux, de *gothisme* et de *barbarie*.

Il en a été de même dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. Sans doute on a vigoureusement attaqué les ennemis descendus dans l'arène, on s'est mesuré corps à corps avec eux ; c'était et c'est encore un devoir, *haec oportuit facere*. On a flagellé jusqu'au sang les fils qui avaient les maladies honteuses du libertinage et de l'impiété ; mais on a oublié les pères qui les leur avaient communiquées ; on a fait le procès aux élèves, mais on a oublié de le faire à l'éducation qui les avait formés et qui continuait de leur préparer

des générations entières de successeurs. Voilà le point capital dont il fallait tenir compte, *et illa non omittere.*

Au lieu de remonter à la source du mal, on a fait et on continue de faire de la polémique personnelle, terre à terre, au jour le jour. Et, après quatre siècles de combats continuels, après une dépense énorme de talent, après des myriades d'apologies, de défenses, de démonstrations irréprochables, de gros et de petits livres, où la beauté de la forme rivalise quelquefois avec la solidité du fond, d'articles de journaux étincelants d'esprit et de verve, qu'avons-nous gagné ? Non seulement la lutte est toujours à recommencer, mais encore elle est devenue plus redoutable, soit par les proportions qu'elle a prises, par le nombre et l'audace de nos adversaires, soit par l'affaiblissement progressif du sens chrétien chez les nations baptisées. Il en sera toujours ainsi : L'EDUCATION FAIT L'HOMME.

Voilà pourquoi chacun peut, sans être prophète, présager l'avenir, et, en dehors du miracle, dire ce qu'il sera. Depuis trente ans et plus, de nobles intelligences, placées comme des phares lumineux sur tous les points du monde civilisé, travaillent avec ardeur à une restauration du Catholicisme. Divisant entre tous cette grande tâche, ces illustres ouvriers cherchent à l'accomplir, qui dans la politique, qui dans la philosophie, qui dans l'histoire, qui dans l'art ou dans la littérature. Glorieuses tentatives, mais, il faut le dire à regret, efforts impuissants ! Tant que les générations naissantes continueront d'être élevées dans des idées étrangères ou contraires aux grandes idées catholiques, tous ces mouvements partiels demeureront sans résultats sérieux ; ou ils s'arrêteront avec le premier moteur, ou ils n'aboutiront jamais à une synthèse

générale assez puissante pour changer l'opinion. Un dualisme profond continuera de diviser le monde, et finira, comme l'expérience l'a constamment prouvé depuis quatre siècles, par l'éclatante victoire des idées reçues dans l'éducation.

Il suit de là que les adversaires *catholiques* de la réforme chrétienne dans l'enseignement seront facilement pardonnés, car ils ne savent ce qu'ils font. Cette réforme qu'ils combattent peut seule assurer la victoire qu'eux aussi désirent ardemment.

D'autres disent : " La thèse de ceux qui combattent le paganisme dans l'éducation est trop absolue. Le mal actuel est complexe, il ne peut s'expliquer par une seule cause."

Le mal actuel est complexe ! De l'aveu de tous, les éléments constitutifs, les causes prochaines du mal actuel sont la Révolution française, le Voltairianisme, le Protestantisme, le Césarisme, le Rationalisme. Or, à moins de déchirer les unes après les autres toutes les pages de l'histoire moderne, il demeure bien établi que toutes ces causes ne sont que les effets successifs d'une cause première, le Paganisme réintroduit dans le monde chrétien par la Renaissance et perpétué par l'éducation. Que le mal actuel soit complexe, qui le nie ? Mais le Paganisme n'est-il pas un fait complexe, très-complexe, qui seul explique le mal actuel, soit dans l'esprit qui le caractérise, soit dans les formes qu'il revêt.

Dans l'esprit qui le caractérise. Quel est cet esprit, sinon la haine, ou la négation élevée à sa dernière formule de tout l'ordre surnaturel chrétien et de tout l'ordre social qui en est sorti ? Or, cette haine, cette négation absolue, ne sont le fait ni de l'hérésie, ni du

schisme, ni même de l'incrédulité ordinaire. Ces puissances hostiles sont des négateurs sans doute, mais seulement des NEGATEURS PARTIELS. Elles n'admettent pas tout, mais elle ne nient pas tout, ne haïssent pas tout, ne veulent pas détruire tout le Catholicisme en lui-même et dans ses œuvres. LE NEGATEUR UNIVERSEL, C'EST LE PAGANISME SEUL : le paganisme qui, déifiant l'homme, le constitue en état d'hostilité complète et implacable avec Dieu, et, ne laissant d'option qu'entre Jésus-Christ et Bélial, ramène la question à ce mot : *Tout ou rien.*

Dans les formes qu'il revêt. Est-ce le schisme, est-ce l'hérésie, est-ce l'incrédulité ordinaire qui ont ressuscité les théâtres païens, inondé le monde civilisé de statues païennes, énivré les générations de l'amour des hommes, des choses, des lois, des mœurs, des coutumes, des institutions du paganisme ? Qui nous a rendus, dans nos mœurs publiques, tellement semblables aux anciens païens, que si un Grec ou un Romain revenait parmi nous, il se trouverait moins dépaysé que ne le serait Charlemagne ou saint Louis ? Peut-on de bonne foi dire que ce sont l'incrédulité, le schisme ou l'hérésie qui ont fait tout cela ? Non, on ne le peut pas ; car on sait très-bien que les *semblables seuls produisent leurs semblables.*

VI.

Qu'est-il besoin disent d'autres contradicteurs, de faire des dissertations à perte de vue pour éclaicir un point qui est clair comme le jour ? La cause du mal

actuel est depuis lontemps trouvée : ouvrez le catéchisme, ouvrez l'histoire, et vous verrez là que la vraie cause du mal actuel, c'est le péché d'origine, la concupiscence. Il y a toujours eu du mal dans le monde, et il n'est pas raisonnable de dire qu'il vient uniquement de la Renaissance.

A propos du péché originel et de la concupiscence, nous dirons que bien qu'ils aient *bon dos*, il n'est cependant pas équitable de mettre à leur compte la part qui revient aux causes extérieures. Dire que tout le mal vient du péché originel ou de la concupiscence, cela est vrai, comme il est vrai que tout incendie vient du feu ; mais dire cela, c'est ne rien dire. Il faut se défier des objections qui sautent aux yeux. La question est de savoir pourquoi le péché originel et la concupiscence ne produisent pas chez tous les hommes, chez tous les peuples, à toutes les époques, les mêmes effets ; pourquoi, par exemple, le mal qu'ils ont produit au moyen-âge ne présente pas les caractères du mal qu'il ont produit depuis la Renaissance. La question est de savoir pourquoi et comment, comprimé dans la première époque, le péché originel a débordé dans la seconde ; quelle barrière a été rompue, quel changement est survenu, quelle cause occasionnelle a jeté l'étincelle sur la poudre, a mis l'éclair en contact avec l'éclair.

Ces questions que plusieurs ne soupçonnent même pas, nous allons les examiner. Afin de répondre une fois pour toutes aux reproches *d'exagération* et *d'esprit de système*, il est utile de dire quelle part il faut attribuer à la Renaissance dans le mal actuel et quelle part revient au péché primitif.

Sorti avec l'homme du paradis terrestre, le péché

ne tarda pas à se manifester dans le monde. Juifs et gentils portaient au fond de leur cœur le germe impérissable du mal. Chez les gentils ce germe fatal prit de rapides développements, et le MAL SE CONSTITUA D'UNE MANIERE PERMANENTE A L'ETAT RELIGIEUX ET A L'ETAT SOCIAL. *L'antiquité païenne fut le règne du péché. Regnavit peccatum in mortem.—Rom.* V, 21, etc.

Esclave du démon, devenu le *prince de ce monde*, l'homme païen adora tout, excepté le Dieu véritable. L'orgueil fut Dieu, la chair fut Dieu, la force fut Dieu, sous mille noms divers Satan fut Dieu. Presque toujours au fond des entreprises les plus éclatantes, dans les exploits les plus vantés, dans les maximes et les philosophies les plus admirées, sous les dehors les plus brillants d'une civilisation matérielle fort avancée, on trouve comme mobiles l'orgueil et la volupté. Dieu n'est compté pour rien ; pas plus que la vie privé, la vie publique ne se rapporte à lui. Ce n'est ni de sa providence que parle l'histoire, ni sa gloire que chante la poésie, ni ses bienfaits que publie l'éloquence, ni ses attributs que les arts reproduisent, ni son autorité que le philosophe prend pour règle, ni ses volontés que consulte la politique. Religion, littérature, société, tout est organisé au point de vue de la glorification de l'homme dans l'orgueil de sa raison et dans l'orgueil de ses sens. Pour tout dire d'un mot : le monde païen, vu dans son ensemble, est un ordre de choses dans lequel *tout* était Dieu, excepté Dieu lui-même ; et en dernière analyse ce *tout* se réduisait à l'homme, esclave et dupe de Satan. Le règne du péché était universel. *Totus in moligno positus. Joan.* I, 19. On comprend qu'il est ici question du système général, et que nous ne voulons pas dire que toutes les actions des païens étaient des péchés.

Grâce aux soins multipliés d'une providence attentive, le principe mauvais fut toujours comprimé chez les Juifs. Dans le peuple choisi, jamais le péché NE PARVINT A SE CONSTITUER D'UNE MANIERE PERMANENTE, NI A L'ETAT RELIGIEUX NI A L'ETAT SOCIAL. De nombreuses barrières environnaient la nation sainte et la préservaient du contact des gentils. Depuis le berceau, les Israélites étaient habitués à regarder les païens, malgré les brillants dehors de leur civilisation, comme des prévaricateurs et des pestiférés ; jamais leurs livres n'étaient nommés devant la jeunesse, à plus forte raison mis entre ses mains comme des modèles ; jamais leurs capitaines, leurs législateurs, leurs artistes n'étaient présentés à son admiration. Jamais il ne vint à l'esprit du Juif d'aller chercher chez les gentils le type de ses constructions, le plan de ses édifices, l'idée de ses fêtes, de ses usages, de ses lois, de ses institutions.

Malgré tant de précautions, le germe du mal vient-il à se développer? Aux premiers symptômes, les avertissements sortent de la bouche des prophètes, les foudres mêmes tombent du ciel, et l'ordre se rétablit. En résumé, le monde judaïque était un état de choses dans lequel, malgré des désordres inévitables, Dieu était l'âme de l'ordre religieux et de l'ordre social, la fin suprême à laquelle se rapportaient l'histoire, l'éloquence, la philosophie, la littérature, les arts, la vie publique et privée, la civilisation tout entière. Le règne du mal n'y fut jamais constitué.

Ajoutons une remarque de *grandissime* importance. Le contact des Juifs avec les gentils ne fut jamais sans danger. Parmi les grandes tentatives de désordre et d'idolâtrie qu'on trouve dans l'histoire du peuple de Dieu, il n'en est aucune qui ne soit due au

commerce des Israélites avec les nations païennes. Vers la fin de leur république, ce contact étant devenu général et de longue durée, il en résulta des révoltes intellectuelles plus graves, des forfaits odieux, et ces désordres abominables qui signalèrent la chûte de la nation. Ainsi le Paganisme, c'est-à-dire le péché organisé, faisant la *base de l'ordre civil et de l'ordre religieux*, fut toujours l'agent extérieur qui mit en mouvement le germe du mal contenu, mais jamais éteint dans le cœur du peuple, fils d'Adam avant d'être fils d'Abraham. C'était le feu jeté sur la poudre, l'éclair rencontrant l'éclair.

Telle est la rapide histoire du mal ou du péché dans le monde ancien, tant chez les Juifs que chez les gentils.

Dans la plénitude des temps, le Fils de Dieu descend du ciel pour chasser de son royaume usurpé le prince de ce monde, détruire l'empire du péché, et sur ses ruines, fonder le règne de la justice. Après une lutte acharnée, le Paganisme avec ses royaumes, ses richesses, ses dieux, ses temples, ses arts, sa littérature, sa philosophie, sa politique, sa civilisatien corrompue et corruptrice, disparait enseveli sous ses propres ruines. Le Christianisme victorieux renouvelle la face de la terre et se constitue à l'état religieux et social. Alors paraissent une philosophie nouvelle, un art nouveau, une politique, une littérature nouvelles, des mœurs, des fêtes, des institutions nouvelles, pénétrées de Christianisme, et, dans leur ensemble, ayant pour point de départ et pour point d'arrivée la soumission de l'homme à Dieu en toutes choses. C'est l'antipode du Paganisme.

Pour autant, le virus satanique n'est pas desséché

au cœur de l'humanité. Des tentatives de révolte intellectuelle et morale, graves et nombreuses, se manifestent au sein du nouveau peuple de Dieu. Mais l'éternelle gloire du moyen-âge sera d'avoir rendu toutes ces tentatives inutiles. Jamais, pendant cette période, le péché ne parvint, pas plus que chez les anciens Juifs, à se constiuer soit à l'état intellectuel, soit à l'état moral, soit à l'état politique : pas d'hérésies ni de schismes durables, à plus forte raison pas de Rationalisme ; pas de lois immorales, telles que le divorce ou l'égalité de tous les cultes ; pas de Césarisme accepté et permanent.

Par une conformité bien remarquable, les tentatives de révolte, chez le nouveau comme chez l'ancien peuple de Dieu, furent presque toujours le résultat du contact de la raison chrétienne avec la raison païenne. Devenu plus intime et plus général à la suite des croisades et de l'importation en Europe des œuvres d'Aristote, ce commerce excita dans les esprits une fermentation vive et générale. Néanmoins l'esprit chrétien conservait assez de force pour la calmer et mettre fin au grand schisme d'Occident. Tout à coup, dans la personne des philosophes grecs, l'ancien Paganisme débarque en Italie. Aux yeux de l'Europe il étale avec orgueil ses prétendues richesses : sa philosophie, son éloquence, sa peinture, sa poésie, sa politique, ses *grands* hommes, ses *grandes* vertus, ses *libertés*, ses institutions religieuses et sociales, toute sa civilisation couverte de brillants oripeaux.

Malgré de solennels avertissements, les nations chrétiennes se mettent en contact avec lui. Bientôt elles admirent, elle se passionnent, elles rougissent d'elles-mêmes. A tout prix elles veulent se refaire a

l'image de ce monde antique, ou l'homme seul, l'homme indépendant, a su créer tant de merveilles. Elles le veulent d'autant plus que des entrailles de ce monde sort la voix toujours si douce à l'oreille des fils d'Adam : " Contemplez les beaux siècles où l'homme vécut émancipé ; faites-les revivre et vous serez comme des dieux."

Et M. Cousin, qui s'y connait, ajoute avec bonheur : " *La Grèce n'inspira pas seulement l'Europe, elle l'enivra.*"

Ce moment décisif marque la dernière heure du vieux monde chrétien : arts, littérature, philosophie, politique, civilisation, tout va changer. Les idoles étaient revenues au milieu d'Israël, le fruit défendu miroitait devant les yeux de la nouvelle Eve : l'éclair avait rencontré l'éclair. Désormais en contact intime, habituel, général avec le Paganisme ancien, c'est-à-dire avec le péché organisé à l'état religieux et à l'état social, avec le péché paré de tous ses charmes séducteurs, le germe fatal déposé dans le cœur de l'homme chrétien, de l'homme du moyen-âge, se développe rapidement. L'avalanche tombe dans le ruisseau du mal et le fait déborder au loin ; le virus est ajouté au virus, l'orgueil est multiplié par l'orgueil, le Sensualisme par le Sensualisme, de manière à produire la somme effrayante d'Antichristianisme dont les quatre derniers siècles seuls présentent l'exemple, et qui, allant toujours croissant, se traduit tour à tour par le Protestantisme, par le Voltairianisme, par la Révolution française, pour aboutir de nos jours, comme dernière expression du Rationalisme païen, à deux associations publiquement organisées, l'un pour l'*extirpation du catholicisme*, l'autre pour l'*extirpation de la société*.

Telle est la part que l'histoire assigne au péché

originel, et la part qu'elle attribue à la Renaissance dans le mal actuel.

Revenons maintenant à l'objection du péché originel, de la concupiscence. On dit que la vraie, la seule cause du mal c'est le péché originel, la concupiscence ; qu'on veuille donc nous expliquer quelques faits. Le mal se produit aujourd'hui parmi les peuples chrétiens dans des proportions effrayantes ; de plus, il présente sous ses différents rapports non seulement les caractères intrinsèques d'intensité et de généralité du mal antique, mais encore les caractères extérieurs, la physionomie, les allures, les tendances et les oripaux du mal antique. Si le fait vient du péché originel, de la concupiscence, pourquoi s'est-il produit seulement depuis la Renaissance et non pas au moyen-âge ! A cette dernière époque le péché originel, la concupiscence avaient-ils abdiqué ?

Les navires des nations chrétiennes portent à peu près tous des noms païens, le monde civilisé est couvert de théâtres deux fois païens et par leur structure et les pièces qu'on y joue. Si le fait vient du péché originel, de la concupiscence, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance et non pas au moyen-âge ?

Les musées, les galeries, les jardins publics sont ornés de statues mythologiques ; les salons mêmes et les chambres à coucher sont souillés d'obscénités païennes de tout genre. Si le fait vient du péché originel, de la concupiscence, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance et non pas au moyen-âge ?

Pour ne pas parler des autres crimes, le régicide,

l'apologie et la glorification du régicide sont aujourd'hui à l'état permanent chez les différentes nations civilisées. Si le fait vient du péché originel, de la concupiscence, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance et non pas au moyen-âge ?

Toutes les écoles philosophiques de l'ancienne Grèce sont revenues dans le monde actuel, toutes ont conquis des partisans et accrédité leurs erreurs. Si le fait vient du péché originel, de la concupiscence, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance et non pas au moyen-âge ?

Un jour la plus civilisée des nations chrétiennes a changé de fond en comble son ordre religieux et social, pour adopter l'ordre religieux et social des Grecs et des Romains, leurs constitutions et leurs formes de gouvernement, leurs lois, leur langage, leurs usages, leurs costumes, leurs repas et jusqu'à leurs noms. Si le fait vient du péché originel, de la concupiscence, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance et non pas au moyen-âge ?

Aujourd'hui les nations chrétiennes, par les trois grands caractères qui les distinguent, l'incroyance générale en matière de religion, le sensualisme et le césarisme, ressemblent aux nations païennes comme deux gouttes d'eau. Si le fait vient du péché originel, de la concupiscence, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance et non pas au moyen-âge ?

En un mot, si, comme on le prétend, tout le mal remonte au péché originel, à la concupiscence, d'où viennent au mal moderne les caractères propres qui le distinguent ? D'où lui vient en particulier cette teinte prononcée de paganisme gréco-romain, inconnue du moyen-âge.

Le mal, dit-on encore, a toujours existé dans le monde. Mais, qui donc a jamais prétendu qu'avant la Renaissance le monde chrétien était un paradis terrestre ? Vingt fois et plus il a été dit que la Renaissance n'était pas venue comme un champignon sous un chêne, qu'elle avait eu ses préparations dans le passé. Il y a toujours eu du mal dans le monde ; rien de plus vrai ; mais, ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'à notre époque le caractère du mal est nouveau. Dans tous les temps, et même au moyen-âge, il y eut des erreurs, mais l'apologie de l'erreur, par des hommes qui se disent chrétiens ; mais la reconnaissance légale des droits de l'erreur au sein des nations *catholiques* ; mais, la glorification de la plus monstrueuse de toutes les erreurs, le Rationalisme : voilà ce qu'on ne trouve, depuis l'Evangile, que dans les siècles postérieurs à la réforme. De même, dans tous les temps, il y eut des crimes, mais le crime sans remords, l'injustice sans restitution, le scandale sans expiation ; mais la théorie du crime, mais l'apologie du crime, mais l'orgueil du crime ; voilà encore ce qu'on ne trouve que dans le monde actuel. Enfin, dans tous les temps, il y eut des révoltes contre Dieu, contre l'Eglise, contre les puissances ; mais la négation systématique de l'autorité de Dieu, de l'Eglise et des rois ; mais la théorie de la révolte, mais l'apologie de la révolte, mais l'orgueil de la révolte, mais la consécration légale du principe même de toute révolte ; voilà ce qu'on ne trouve que dans le monde actuel ; voilà le caractère propre de sa perversité.

VII.

Il reste maintenant à examiner par quels moyens, sous le nom de Renaissance, le Paganisme gréco-romain, ressuscité au quinzième siècle, parvint à s'infiltrer dans toutes les veines du corps social, de manière à le transformer intérieurement et extérieuremnt, à peu près comme ces liquides savamment préparés par la chimie moderne, qui, introduits dans les arbres, en modifient l'essence et en changent les couleurs.

Pour plusieurs raisons, cette question qui va nous occuper est capitale. Quelques uns semblent croire que la Renaissance a consisté *simplement* à enseigner le grec et le latin avec des auteurs païens. Supposant, malgré tout ce qui a été écrit sur ce sujet, que la thèse se réduit à ces mesquines proportions, ils s'écrient fièrement : " *Horace et Virgile ! des thèmes et des versions* pour expliquer le monde actuel ! c'est une trop petite cause pour un grand effet. La Renaissance ayant été purement littéraire, et par celà même circonscrite dans les classes lettrées, relativement peu nombreuses, comment son influence a-t-elle pu se faire sentir à toute la société ?

Il faut détromper ceux qui pensent et parlent ainsi. Pour cela, il n'est pas nécessaire de leur demander comment le chêne vient du gland, ni l'incendie de l'étincelle ? *L'histoire démontre que la Renaissance n'a pas consisté simplement à enseigner dans les colléges du latin et du grec avec des auteurs païens ; qu'elle n'a pas été purement littéraire ; qu'elle s'est adressée à toutes les*

classes de la société ; qu'elle a tout envahi, et que tels ont été l'ensemble et la nature de ses moyens de propagation et d'influence qu'il était moralement impossible à l'Europe d'échapper à la séduction.

Il suit de là que la Renaissance n'a pas été une trop petite cause pour un grand effet, et qu'il y a nulle exagération à lui attribuer, avec l'histoire tout entière, le mal qui dévore le monde moderne.

Il suit encore de là que la réaction contre la Renaissance et de laquelle dépend le salut des sociétés modernes ne consiste pas seulement dans la réforme de l'enseignement littéraire ; elle consiste dans la réforme de tous les enseignements inspirés par la Renaissance. Et comme elle a tout enseigné, et enseigné au point de vue du Paganisme : peinture, architecture, histoire, philosophie, science, droit politique et civil, tout doit être enseigné au point de vue du Christianisme. A moins de cesser d'être chrétien, le monde n'a pas à choisir. Il n'existe pas pour lui d'autre moyen de reprendre et de continuer les grandes lignes de sa civilisation chrétienne, violemment brisées par le mouvement anormal du quinzième siècle.

Si la Renaissance a été spécialement combattue dans l'*enseignement littéraire*, c'est qu'en effet l'enseignement littéraire est le premier qui mette la raison chrétienne en contact intime avec la raison païenne : *c'est le biberon par lequel les jeunes générations aspirent le poison du Paganisme.* Mais que ce soit là toute la Renaissance, personne ne l'a jamais prétendu. Ceux qui ont combattu la Renaissance, l'ont combattue dans toutes les manifestations artistiques, philosophiques, sociales et religieuses de l'esprit humain. Seulement ils ont soutenu, et ils soutiennent encore, *que la réfor-*

me de l'enseignement littéraire est la première condition, la condition indispensable de toute regéneration. C'est par l'éducation littéraire que le règne du Paganisme a commencé et c'est par elle qu'il se perpétue. La raison le dit; l'histoire du passé et du présent le prouve.

A l'apparition de la Renaissance, l'Europe sortait du grand schisme d'Occident. L'esprit de révolte contre l'Eglise fermentait au fond des âmes. Les Grecs, arrivés à Florence, proclament sur les toits que le génie de la philosophie, de l'éloquence, de la poësie, de l'art, n'a jamais habité que l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome. Du Nord au Midi, leurs paroles sont accueillies avec un enthousiasme trop ardent pour n'être pas intéressé. On en conclut tout bas, en attendant qu'on le fasse tout haut, que les siècles du moyen-âge, les siècles où le christianisme a dominé, sont des siècles d'esclavage et de barbarie; premier pas dans le chemin de la grande révolte qui éclatera bientôt.

En attendant, l'enthousiasme pour le Paganisme littéraire est universel. C'est une fièvre, un délire, un enivrement sans exemple dans l'histoire. A Florence, on *adore* Platon; à Rome, Romulus et Catulle; on forme sérieusement le projet de ressusciter le paganisme tout entier avec ses dieux et ses fêtes, et déjà on le ressuscite dans ses doutes et dans ses mœurs. Les plus fortes têtes tournent à ces vapeurs perfides: en Allemagne, Erasme devient le père du libre penser; en Angleterre, le grave Morus rêve le communisme, enseigné par Platon, Lycurgue, Salluste, Tite-Live, Tacite et beaucoup d'autres; en France, Ramus devient apostat pour *socratiser.* Philosophez-vous comme Platon, parlez-vous comme Cicéron, écrivez-

vous comme Virgile, vous êtes un homme de génie, vous avez la raison pour vous. Telle est l'opinion qui domine le monde chrétien.

En effet, lorsque l'œuf sera éclos, et que, du mépris pour la littérature de l'Eglise, on voudra conduire les âmes au mépris de sa doctrine, Luther n'aura besoin que d'un mot. Il appellera les docteurs catholiques *des humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village ;* et personne ne voudra plus être du côté des pédants. Reuchlin veut-il justifier son apostasie, il s'écriera aux grands applaudissements de tous les auditeurs : " *Comment voulez-vous que je croie au purgatoire, annoncé par une bouche pileuse, et qui ne sait pas même décliner Musa ?* Au dire des Renaissants le latin classique, expression de la société païenne, a toutes les perfections, il mérite toutes les admirations, il doit à tout prix être substitué, même pour exprimer les choses chrétiennes, à la langue de St. Léon, de St. Jérôme et de St. Bernard. Tel est leur enthousiasme pour la langue du *siècle d'or* que les uns, comme Valla, Philelphe, Muset et leurs innombrables imitateurs passent leur vie à l'apprendre ; les autres se montrent si jaloux de le parler et de l'écrire correctement, qu'ils craignent plus un solécisme qu'une hérésie. Ceux-là s'écrient, avec Buonamico : " J'aimerais mieux parler comme Cicéron que d'être pape." Au rapport d'Erasme, il en est qui donneraient volontiers leur part de paradis pour le bonheur de parler comme l'orateur romain.

Ces éloges et mille autres qu'il serait facile de rapporter, s'il ne fallait pas dépasser les limites de notre travail, pâlissent devant ceux du Père Inchofer. Dans un ouvrage intitulé : *Histoire de la saine latinité*, le pieux auteur s'ingénie à faire ressortir toutes les

excellences de la langue latine. Le latin si noblement parlé au siècle d'Auguste, si heureusement restauré par la Renaissance, est une langue si belle, si délicate, si parfaite, si vénérable, qu'il ne sait comment exprimer l'admiration qu'il lui inspire. Enfin, tout bien considéré, il conclut en disant : IL EST PROBABLE QUE LES BIENHEUREUX DANS LE CIEL PARLERONT LATIN, *Beatos in coelo latine locutaros probabile.* Ce n'est pas assez ; la chose approche de la foi. Avec toute l'assurance et avec toute la bonne foi du Père Galluzzi, qui trouvait l'ascétisme le plus pur dans l'Enéïde, le Père Inchofer soutient, comme une chose dont il est à peine permis de douter, QUE LE LATIN SERA LA LANGUE VULGAIRE DU PARADIS. *Linguam latinam fore in æterna illa beatorum civitate velut vernaculam disputari vix posse.*

Or, il faut bien admettre que dans la Jérusalem céleste tout le monde parlera correctement et même avec élégance. Il est donc certain que la langue de l'éternité sera, non pas le latin barbare des siècles chrétiens, mais le beau latin du siècle d'Auguste et des humanistes de la Renaissance. Penser que les patriarches et les prophètes, Adam et Eve, Abraham, Isaac, Jacob, Melchisédech, parleront latin comme Cicéron, que nous parlerons de même si nous avons le bonheur d'être sauvés ; que ce sera là une de nos béatitudes : quel adoucissement aux peines de cette vie ! quel encouragement à la vertu ! Quel est l'homme assez peu soucieux de son avenir pour ne pas étudier avec ardeur ce beau latin qu'il doit parler éternellement ?

Dans tout le monde civilisé, la multitude lettrée tient le même langage. Elle se moque, à journée faite, des prêtres, des évêques, des moines, de Durand, de Scot, de saint Bonaventure, de saint Thomas, et de

tous les anges du moyen-âge. Le mépris devient contagieux. En Allemagne, on voit les bourgeois saxons, sans instruction littéraire, garnir les bancs des écoles et se faire les disciples enthousiastes de la littérature nouvelle.

Bientôt déborde le sensualisme païen. Les femmes et les hommes du peuple se nourrissent de Catulle et d'Anacréon, traduits à leur usage et joués sur les théâtres nouvellement bâtis pour cela. Platon trône partout ; Ramus apostasie ; Amyot traduit les *Amours de Théogène*, et cette lubricité dégoûtante, qui aujourd'hui le ferait interdire, lui vaut l'abbaye de Bellozane. Jean du Bellay *couche avec Horace ;* au lieu de s'occuper de droit, le jeune de Bèze fait des vers à la manière de Catulle ; d'autres embrassent les nouveautés allemandes, *parceque ceux qui les propagent entendent à merveille la langue d'Homère et de Virgile.*

L'éloge du latin classique revient naturellement aux ouvrages écrits dans cette langue ; c'est même à ce tître qu'ils sont si fort exaltés. Toujours et partout c'est la perfection, l'inimitable perfection. Sur la parole de leurs maîtres les jeunes chrétiens l'ont cru comme mot d'Evangile ; et cette croyance est rivée dans les têtes aussi profondément que la croyance à la barbarie de la langue, de la littérature et de l'art du moyen-âge.

En effet, ce que la Renaissance a dit des belles-lettres, elle le dit des arts libéraux. Par la bouche de Vivès, de Fénélon, de Voltaire, de Rollin, des maîtres de la jeunesse et des régulateurs de l'opinion pendant les trois derniers siècles, elle formule en axiome le jugement suivant : "La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie

poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin la philosophie même, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs ; avant François 1er tout était barbare en France."

La conduite des Renaissants répond à leur langage. Le même enthousiasme qu'ils ont manifesté pour les ouvrages littéraires de l'antiquité, ils le manifestent pour les œuvres d'art. D'abord, on n'épargne ni dépenses, ni travaux pour découvrir les statues des divinités de l'Olympe et des grands hommes de l'antiquité. Tandis que les siècles chrétiens réservaient leur allégresse pour accueillir la découverte de quelque martyr célèbre, et leur or pour élever des temples aux héros de la foi, on voit l'enthousiasme réservé pour les *divinités* de la fable se manifester par des réjouissances publiques, et l'or chrétien consacré à bâtir des palais somptueux pour les dieux et les hommes du Paganisme.

De la langue, de la littérature et des arts, les éloges de la Renaissance passent à la philosophie, à la politique, aux institutions sociales, à la religion même des Grecs et des Romains. Ficin, Scaliger, Pomponace, Buhle, d'Alembert, M. Cousin n'ont cessé de répéter, chacun dans leur siècle, que la philosophie ancienne est la seule philosophie ; qu'avant sa restauration, au XVe siècle, le monde était *enseveli dans les ténèbres ;* que l'histoire moderne de l'esprit humain commence à l'étude de la littérature classique ; que la philosophie moderne, qui a émancipé l'esprit humain, date du rétablissement des anciens.

Aux yeux des Renaissants, la politique païenne est si belle, si nécessaire, qu'elle seule peut tirer le monde moderne de la barbarie dans laquelle le christianisme

l'a plongé et mettre un terme aux tiraillements qui compromettent son bonheur et sa prospérité. Le despotisme effroyable qui, sous le nom de Césarisme, pesait sur le monde ancien, est pour eux le dernier mot de la perfection sociale. A le réaliser tendent toutes leurs leçons, tous leurs efforts, depuis Machiavel jusqu'à nos jours.

L'enthousiasme des Renaissants va jusqu'à l'admiration du polythéisme. C'est très-sérieusement que Pomponius Lætus déclare que la religion chrétienne n'est bonne que pour des barbares ; c'est très-sérieusement que Pléthon annonce le projet de substituer, comme religion publique, le paganisme au christianisme ; c'est très-sérieusement qu'une foule d'autres déclarent que le paganisme était bien plus favorable aux arts que le christianisme. C'est très-sérieusement qu'ils soutiennent qu'il était bien plus favorable à la vertu et qu'ils disent avec Voltaire : " Dans l'antiquité, le jeune homme s'écriait : Je suis moi-même *une partie de la Divinité !* Cette opinion a été celle des plus *respectables* philosophes de la Grèce, de ces stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même, celle des *divins* Antonins, et il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus."

C'est t rieusement qu'ils ajoutent qu'il était bien plus favorable aux mœurs : " Les Grecs, peuple *très-spirituel et fort éclairé*, avaient prévu tout ce qui peut résulter dans la société de perturbation morale par l'indissolubilité du bien conjugal, *Aussi la Grèce permettait-elle aux époux de se quitter réciproquement avec une égale facilité*, pour se marier ensuite selon le choix de la raison ou les mouvements du cœur. Cette législation produisit des mœurs douces, comme celle des peuples qui ont usé librement des ressources de la

répudiation et des consolations que présente le divorce." Celui qui débite ces énormités est le sieur Toulotte, dans son *Histoire de la barbarie.*

C'est très-sérieusement qu'ils soutiennent avec Quintus Aucler que c'est une nécessité pour les nations modernes de revenir au polythéisme, attendu que le polythéisme est la religion la plus ancienne et la plus universelle, la plus appropriée aux doux penchants de l'homme, la plus favorable aux arts, aux lumières, la mère des plus grands hommes, des plus grandes choses, de la plus brillante civilisation, la religion des plus grands peuples qui aient existé (1).

C'est très-sérieusement que M. Thiers écrit que l'antiquité païenne est la plus belle chose qu'il y ait eu au monde ; très-sérieusement que la Révolution française plaça Vénus sur les autels de la France, bâtit un temple à Cybèle au carré des Champs Elysées, et pendant huit ans tortura la fille-ainée de l'Eglise pour la forcer à se faire grecque et romaine en toutes choses ; c'est très-sérieusement enfin que le Paganisme revient dans le monde civilisé avec toutes ses pratiques et ses prestiges. Si l'on demande comment il se fait qu'il en soit ainsi après dix huit siècles de Christianisme, aura-t-on les données suffisantes pour y répondre maintenant ? (2)

(1) Dans un ouvrage qu'il publie en 1799. M. P. Lacour, cinquante ans plus tard, demande formellement le retour au paganisme.

(2) Des milliers et des milliers de voix se sont faites l'écho de celles que nous venons d'entendre. Il serait facile de le prouver par les documents authentiques que nous avons sous la main. Les paroles de Quintus Aucler, de P. Lacour, de M. Thiers sont l'expression des idées dominantes des humanitaires de leur époque.

VIII.

Mais halte ici. Les adversaires de la Renaissance ont été accusés, même par de très-graves personages, de n'avoir pour eux ni *la vérité* ni *le bon sens ;* ce qui est bien plus sérieux encore, ils ont presque été transformés en hérétiques, car a-t-on dit et même a-t-on écrit : *Que devrait-on penser d'une Église infaillible en matière de foi, et qui se serait trompée avec persévérance pendant plusieurs siècles sur une matière aussi intéressante pour la religion que l'objet des études ?*

Prétendre que blâmer la Renaissance et l'enseignement littéraire qu'elle a introduit c'est blâmer l'Eglise catholique, c'est soutenir, ou que la Renaissance est l'œuvre de l'Eglise, ou que sans être l'œuvre de l'Eglise, elle a été approuvée par l'Eglise.

La Renaissance, l'œuvre de l'Eglise ! qu'est-ce donc que la Renaissance ? Erasme, qui s'y entendait, l'a dit dès le principe : La Renaissance est l'œuf d'où est sorti le Protestantisme. *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* Depuis lors, tous les ennemis de la religion, tous les philosophes impies et voltairiens, tous les démagogues, l'ont reconnue pour leur aïeule, tous disent encore aujourd'hui, et plus clairement peut-être qu'on ne le voudrait, par l'organe de M. Alloury : " Nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution." Il est impossible de le méconnaître, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appelerions aujourd'hui l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen-âge.

L'école de la Renaissance ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Eglise et la papauté. " La Renaissance, ajoute Mgr. Parisis, est la plus grande épreuve de l'Eglise depuis son berceau."

Et la Renaissance serait l'œuvre de lEglise ! et on ne pourrait blâmer la Renaissance et ses œuvres sans blâmer l'Eglise !

Mais l'Eglise ne l'a-t-elle pas aprouvée !

L'Eglise approuver la Renaissance ! Il a vraiment fallu le temps où nous vivons, et le trouble étrange de nos esprit, pour qu'une pareille question ait pu être faite. Voici en trois mots la conduite de l'Eglise à l'égard de la Renaissance : 1° l'Eglise n'a jamais approuvé la Renaissance ; 2° l'Eglise n'a cessé de protester contre la Renaissance ; 3° l'Eglise a subi la Renaissance.

Considérer la Renaissance dans son ensemble serait rendre la victoire trop facile. Pour maintenir la question sur son véritable terrain, nous entendons donc ici par Renaissance l'enseignement classique des auteurs païens, tel qu'il se pratique généralement chez les nations chrétiennes depuis trois siècles, et nous maintenons, à l'égard de ce point particulier, les trois propositions énoncées plus haut.

L'Eglise n'a jamais approuvé la Renaissance. Qu'on veuille bien citer une bulle pontificale, un décret de concile, un acte authentique du Saint-Siège, qui *approuve*, à plus forte raison qui *encourage* l'usage éxagéré, à plus forte raison l'usage presque exclusif des auteurs païens, pour l'istruction de la jeunesse, tel qu'il se pratique aujourd'hui.

L'Eglise ne l'a pas fait ; elle ne pouvait pas le faire. L'Eglise ne peut pas se contredire, ni changer son esprit. Or, c'est un fait que, dès le commencement, l'Eglise a témoigné une antipathie profonde pour le Paganisme dans ses usages, dans ses mœurs, dans ses doctrines. C'est un fait, que les constitutions apostoliques, monument fidèle de son esprit, interdisent en général l'étude des auteurs païens. C'est un fait, que les Pères les plus illustres, entr'autres saint Augustin et saint Jérôme, qui, apparemment, connaissaient bien l'esprit de l'Eglise, ont fait entendre des protestations d'une énergie sans égale contre le Paganisme classique. C'est un fait, que ni les autres Pères, leurs contemporains ou leurs successeurs, ni l'Eglise, ne les ont jamais accusés d'avoir sur ce point mal compris la pensée chrétienne. C'est un fait, que les mêmes protestations se sont renouvelées de siécle en siècle jusqu'au moyen-âge. C'est un fait que Charlemagne, la plus haute personnification du moyen-âge, avait organisé l'enseignement dans l'esprit des Pères et fait des classiques chrétiens la base de l'éducation. C'est un fait, que le moyen-âge a dû son caractère essentiellement chrétien à cette éducation essentiellement chrétienne. C'est un fait, que le danger des auteurs païens est toujours le même ; car ce danger est dans l'*esprit* de leurs ouvrages bien plus que dans certains détails évidemment immoraux. C'est un fait, que depuis trois siècles ce danger est plus grand que jamais, à raison de la tendanse manifeste et générale des âmes vers le *naturalisme* et le *sensualisme*. C'est donc un fait, que l'Eglise n'a jamais approuvé ni pu approuver un système d'enseignement qui, dans l'ordre religieux, s'est traduit par le protestantisme et le voltairianisme ; dans l'ordre philosophique, par le scepticisme universel ;

dans l'ordre moral, par le dix-huitième siècle ; dans l'ordre social, par la Révolution, c'est-à-dire par le plus épouvantable cataclysme que le monde ait jamais vu ; en un mot, qui s'est traduit par une fabuleuse décadence en toutes choses, au point que Mgr. Dupanloup a dit que la France, en particulier, est aujourd'hui réduite, comme Diogène, à chercher un *homme* (1).

De plus, l'Eglise n'a cessé de protester contre la Renaissance. Elle a protesté par la voix de ses conciles. Sauf erreur, les deux derniers actes solennels de l'Eglise, relatifs à la question de l'enseignement classique, sont les décrets du cinquième concile de Latran, en 1513 et 1514, et ceux du concile de Trente.

La première de ces augustes assemblées *tenue en pleine Renaissance et présidée par Léon X*, s'exprime en ces termes : " Comme l'homme est porté au mal dès l'enfance, et qu'ainsi c'est une œuvre difficile et de la plus haute importance de le former de bonne heure à la vertu, nous décidons et *réglons* que les maîtres des écoles et les professeurs ne doivent pas s'en tenir à faire apprendre aux enfants et aux jeunes gens la grammaire et la rhétorique, ainsi que les autres choses du même genre, mais qu'ils sont obligés de leur enseigner ce qui regarde la religion, comme les *préceptes divins*, les *articles de foi*, les *hymnes sacrés*, les *psaumes* et les *vies des Saints ;* que les *jours de fête il ne leur est pas permis de leur enseigner autre chose que ce qui a rapport à la religion et aux bonnes mœurs ;* qu'ils doivent les instruire de toutes ces choses, les exhorter et les forcer à les apprendre, autant qu'il sera en leur pouvoir ; qu'ils doivent les conduire, non seulement à la messe, mais encore à vêpres et aux divins offices de l'Eglise ; les

(1) De l'Educ. t. I. Int. p. 1, 25.

presser aussi d'entendre les prédications et les sermons ; enfin, qu'il *leur est défendu de rien leur faire étudier qui soit capable de porter atteinte à leur innocence ou à leur foi.*"

Le Concile de Trente ne nous paraîtra pas moins formel. Ne semble-t-il pas qu'ayant à régler l'enseignement, l'auguste assemblée aurait dû parler des auteurs païens, sinon pour les autoriser, du moins pour exiger qu'ils fussent expurgés avec soin ? Eh bien ! pas plus que le concile de Latran, le concile de Trente ne daigne les nommer. Il se contente de protester en traçant le programme des études ecclésiastiques pour les séminaires. Or, on sait qu'à cette époque, comme aujourd'hui encore en Italie, la distinction entre les grands et les petits séminaires n'était pas connue. Le même établissement réunissait et les jeunes enfants qui commençaient leurs études et ceux qui, plus avancés en âge, étudiaient la science ecclésiastique pour se préparer aux saints ordres.

Or, voici le programme tracé *pour tous* par le concile de Trente : " Ils apprendront la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique, ce qui regarde les autres bonnes études : ils étudieront l'Ecriture sainte, les *livres ecclésiastiques*, les *homélies des saints Pères*, la pratique du sacrement de pénitence, les rites et les cérémonies."

D'auteurs païens, il n'en est pas question. Ce silence ne paraît-il pas éloquent ?

Ce n'est pas seulement par la voix de ses conciles que l'Eglise a protesté contre le paganisme classique, c'est encore par la voix de ses papes. Le premier qui se présente et dont le nom excitera peut-être l'étonnement, c'est Léon X. Oui, Léon X, pape, chef de l'Eglise universelle, sera chargé de briser de ses mains

les deux idoles que Léon X, fils des Médicis et disciple des premiers apôtres de la Renaissance, avait encensées dès son berceau. Toute cette *poésie païenne*, toute cette *philosophie platonicienne*, dont Florence était devenue le sanctuaire, que Léon avait tant admirée, tant aimée, va recevoir de Léon lui-même une sévère, mais trop juste condamnation.

Dans la bulle *Apostolici regiminis*, du 17 décembre 1513, Léon commence par signaler les ravages de la philosophie, qu'il appelle une *peste*, puis il condamne dans les termes les plus énergiques et cette philosophie qui, dès la Renaissance, ébranlait les bases mêmes du christianisme, et tous ceux qui, en l'enseignant, *oseraient en tirer les pernicieuses conséquences qu'elle renferme.* Ne pouvant pas dissiper l'enivrement qui fait tourner la tête au monde chrétien, il fixe le temps au-delà duquel il sera défendu de boire à la *coupe empoisonnée de la philosophie et de la poésie païennes*; il ordonne, de plus, de chercher l'antidote dans l'étude obligée, pour les religieux et les clercs, de la théologie et du droit canon : " Ut in his *sanctis* et *utilibus* professionibus sacerdotes Domini inveniant, *unde infectas philosophiæ et poesis radices* purgara et sanare valeant." Et c'est Léon X qui parle ainsi ! Ses successeurs, surtout Adrien VI, Paul IV, Sixte V, etc., ont vu et condamné, dans la réhabilitation indiscrète de l'antiquité, le rétablissement même du paganisme. Sixte V s'est occupé des lettres, mais à un point de vue pontifical. Son principal but, en fondant l'imprimerie vaticane, fut de publier, avec tout le luxe typographique possible, les *ouvrages des Pères.* En un mot, les papes ont protégé les lettres, mais les lettres sacrées ; ils ont aussi protégé les arts, mais ils ont tâché de les ramener à un caractère chrétien.

L'Eglise, enfin, a *subi* la Renaissance et particulièrement dans l'enseignement de la jeunesse. Ce que nous avons dit précédemment suffit pour le prouver. En présence du vertige universel qui faisait tourner les têtes et des dangers évidents que courait la jeunesse, l'Eglise a fait ce qui lui était possible de faire. Non seulement elle a protesté par l'organe de ses conciles et de ses papes, mais encore elle a renouvelé, en les imposant, les anciens programmes d'enseignement catholique. Au sortir du concile de Trente, saint Charles et plusieurs très-saints évêques essayèrent de mettre en pratique ce plan d'études. " Ils tentèrent, dit le P. Curci, d'abolir dans les écoles l'usage des classiques païens, de peur que les âmes neuves de la jeunesse ne fussent trop imbues d'idées païennes."

Vains efforts ! Fréquentés d'abord par un certain nombre d'enfants sortis de familles éminemment chrétiennes, les nouveaux établissements furent bientôt abandonnés parce qu'on n'y enseignait ni le *bon grec* ni le *beau latin*. Et l'on prit le chemin des universités et des gymnases ou régnaient Homère et Virgile. Il fallut se résigner.

Pour sauver la foi et les mœurs de la jeunesse en la retenant dans des maisons chrétiennes, on fut obligé d'admettre des classiques païens ; mais jamais saint Charles ne consentit à l'exclusion des auteurs chrétiens. De là, le mélange qu'on trouve dans ses programmes d'études.

En résumé, dans la crainte d'un plus grand mal, l'Eglise *tolère* ce qu'elle ne peut empêcher. Pour sauver les mœurs et la foi, en détournant la jeunesse d'aller aux écoles des maîtres infectés d'hérésie puiser,

avec le beau latin, la corruption et l'erreur, elle souffre l'usage des auteurs profanes dans les colléges et même dans les séminaires.

Mais, diront peut-être quelques personnes, l'engouement pour le paganisme littéraire est passé depuis longtemps ; pourquoi l'Eglise ne réclame-t-elle pas ? Comment expliquer aujourd'hui son *laisser-faire ?*

De prime-abord, on pourrait croire en effet que l'engouement pour le paganisme littéraire est singulièrement affaibli ; il n'en est rien pourtant. La guerre si vive et de jour en jour plus générale qu'on fait à ceux qui osent attaquer les *idoles païennes*, si fort vénérées en littérature, prouve surabondamment que nous sommes toujours les fils dévoués de la Renaissance. Le paganisme au sein du monde moderne est un vase toujours plein, que le moindre ébranlement fait déborder. La preuve en est qu'après une crise, une révolution, la première idée qui se réveille est une idée païenne.

Ces motifs et d'autres encore expliquent assez pourquoi l'Eglise ne réclame pas. Mais, que dis-je ? elle réclame toujours contre le paganisme classique, par cela seul qu'elle a réclamé une fois. On se tromperait donc si on prenait son silence pour un *consentement.*

Si le prétendu *laisser-faire* de l'Eglise ne paraissait pas suffisamment expliqué, je demanderais si le respect pour l'autorité du Saint-Siége est aujourd'hui assez profond et assez universel dans le monde chrétien tel que l'a fait la Renaissance ; si Rome serait bien obéie sur le point de l'enseignement littéraire, alors que chaque jour on lui désobéit sur tant d'autres points ; alors que liberté même d'enseigner comme on enseigne ou lui est souvent refusée, ou ne lui est accordée

qu'avec des restrictions odieuses. Ces considérations, auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres, suffisent et au-delà pour expliquer ce qu'on appelle le *laisser-faire* de l'Eglise.

IX.

Nous avons vu, en parcourant rapidement l'histoire, que le Paganisme a été réintroduit dans le monde civilisé par l'éducation littéraire; un moment de réflexion et d'examen sur ce qui se passe chaque jour sous nos yeux suffira pour nous faire admettre, que c'est encore par elle qu'il se perpétue et se fortifie de plus en plus au milieu de nous.

A cette époque décisive de la vie où l'âme de l'enfant est encore neuve et propre à recevoir toutes les impressions, mais impressions, qui, une fois reçues, laissent presque toujours des traces ineffaçables et se réveillent à son insu à chaque instant de la vie, l'éducation littéraire fait miroiter à ses yeux le brillant Olympe avec ses myriades de dieux et déesses, l'antiquité païenne avec ses *grands hommes*, leurs *hautes vertus*, leurs *étonnants exploits*. Que doit naturellement penser et que pense réellement l'enfant, qui ne sait guère encore de catéchisme et de religion chrétienne que ce qu'il est absolument obligé de savoir pour faire sa première communion, à cette soudaine et magique apparition de mille fantômes séduisants qui viennent se disputer ses premières admirations? Il pensera que les héros païens sont *véritablement* des héros, qu'ils ont *véritablement* été les sages du monde, que la patrie a

été *véritablement* servie par eux comme elle doit être servie, que leurs *vertus*, publiques et privées, sont réelles, et, qu'en fin de compte, il faut les prendre pour modèles, si l'on veut se rendre utile et recommandable, et marcher dans les voies de l'honneur et de la gloire. Il pensera qu'après tout la religion ne joue pas un aussi grande rôle, qu'on paraît le prétendre, dans les choses d'ici-bas ; qu'elle n'est pas aussi nécessaire qu'on le proclame, puisque les grands hommes de l'antiquité, tout en professant la plus fausse des religions d'après nous, n'en sont pas moins les types de la perfection humaine ; et que nous devons être satisfaits quand, après de longs et persévérants efforts, nous parvenons à réaliser en nous quelques uns des traits, qui sont l'apanage propre de ces grandes figures antiques.

Ceci n'est pas de l'imagination, mais la trop triste réalité. On est tenté de se voiler la tête quand, de nos jours, au milieu d'une société chrétienne, on entend des hommes instruits, de belles intelligences, de bonnes natures, écrire de sang froid et donner pour des vérités admises des blasphêmes comme ceux que je vais rapporter. " Entre cette morale, à laquelle on donne le nom de païenne, et la morale *chrétienne*, entre la *morale de Socrate* et la *morale de l'Evangile* qu'elle est donc la *différence essentielle* et caractéristique ? La morale de Socrate est la morale humaine par excellence, la *morale de ce monde* et de cette vie ; la morale de l'Evangile est la morale surhumaine, la *morale de l'autre monde* et de l'autre vie. L'une a pour but la *vertu laïque*, l'autre la *perfection mystique ;* l'une fait des *hommes*, l'autre fait des *saints*, Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection ? Sommes-nous tous prédestinés à vivre en odeur de sainteté ? Non,

c'est l'Evangile qui le dit : Beaucoup d'appelés et peu d'élus.

" La conséquence à tirer de là, c'est que *l'éducation commune* a pour base nécessaire la *morale commune et naturelle.* Aux laïques, les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques, les devoirs et les vertus mystiques..... Nous croyons que la *morale épurée de l'Evangile est le couronnement* et la sanction de la *morale naturelle.* Les vertus *transcendantes* qu'elle enseigne et qu'elle inspire, la *charité*, la *patience*, la *résignation*, l'*humilité*, sont en quelque sorte l'*idéal* et la fleur d'une vie chrétienne. *Malheureusement cet idéal et cette fleur ne sont pas à la portée de tous.* Il faut avoir le nécessaire avant de chercher le *superflu*, tout précieux et désirable qu'il soit. Les vertus qui font l'homme, les vertus qui sont le *pain quotidien de cette vie*, sont la condition première et le fondement des vertus plus difficiles et plus escarpées qui sont l'apanage du vrai chrétien et le froment des élus : *Aux forts le pain des forts.*"

Ces énormités, c'est un personnage grave et instruit, M. Alloury, qui les débite, et, en les débitant, il ne fait guère autre chose que commenter ce qu'avait écrit M. l'abbé d'Olivet dans sa préface de la traduction des *Pensées de Cicéron.* Voilà donc où nous en sommes aujourd'hui ! Ce que M. Alloury dit tout haut, des millions d'hommes le disent tout bas et le pratiquent tous les jours. L'éducation actuelle nous forme une génération épicurienne, sans généalogie dans l'histoire moderne avant la Renaissance : une génération qui, malgré son baptême, n'est pas chrétienne ; que dis-je ? qui n'est ni juive, ni mahométane, qui n'a pas de nom religieux, et pourtant se croit et se dit vertueuse. Cette génération marche la tête haute,

la conscience tranquille, et souriant de pitié aux préceptes de l'Evangile, sourde aux exhortations du zèle, place, même à l'article de la mort, son indifférence stupide à l'abri de cette maxime : On peut être honnête homme sans religion.

Il serait grandement à désirer que les professeurs des maisons d'éducation qui, avec la plus grande bonne foi du monde, exaltent du matin au soir les *vertus païennes* en présence de leurs élèves, et qui par là nous forment, sans le vouloir et sans presque s'en douter, cette générateien abâtardie, dont nous venons de parler, lussent et méditassent les graves paroles de saint François de Sales. Ils apprendraient peut-être à être un peu plus mesurés et circonspects dans leurs éloges. Voici ce que dit ce très-saint et très-savant évêque en parlant des vertus païennes.

" Si les païens ont pratiqué quelques vertus, ils n'ont eu en vue pour la plupart que la gloire du monde, et par conséquent ils n'ont eu de la vertu que l'action, et non pas le motif et l'intention. Or, la vertu n'est pas véritable si une bonne intention n'en est pas le principe. La convoitise humaine a fait la force des païens, dit le concile d'Orange, et la charité divine a fait celle des chrétiens. Les vertus des païens, dit saint Augustin, nont pas été vraies, mais vraisemblables, parce qu'elles ne furent pas exercées pour la fin convenable, mais pour des fins périssables. Fabricius sera moins puni que Catilina, non pas que celui-là fut bon, mais parceque celui-ci fut pire ; non pas que Fabricius eut de vraies vertus, mais parce qu'il ne fut pas si éloigné des vraies vertus. Si, au jour du jugement, les païens peuvent faire valoir les vertus qn'ils ont pratiquées, ce ne sera pas pour reven-

diquer le céleste héritage, mais pour rendre leur enfer moins terrible. Chez eux un vice faisait disparaître un autre vice ; et les vices se succédaient de telle sorte les uns aux autres qu'ils ne laissaient pas de place à la vertu. Le seul vice de la vaine gloire leur faisait réprimer l'avarice et plusieurs autres vices. Quelquefois même la vanité leur faisait mépriser la vanité. L'un d'entre eux, qui semblait le plus éloigné de ce défaut, foulait un jour aux pieds le lit somptueux de Platon. Que fais-tu, Diogène ? lui dit Platon. Je foule, répondit-il, l'orgueil de Platon. C'est vrai, répliqua Platon, tu le foules, mais par un orgueil d'un autre genre.

" Que Sénèque ait été vain, c'est ce que témoignent ses dernières paroles, car la fin couronne l'œuvre, et la dernière heure fait juger de toute la vie. Voyez un peu quelle fut sa vanité ! Etant sur le point de mourir, il dit à ses amis qu'il n'avait pu jusqu'à cette heure les remercier assez dignement ; qu'en sortant de ce monde il voulait leur faire un legs de ce qu'il avait de plus agréable et de plus beau ; que, s'ils le conservaient soigneusement, ils en recevraient de grandes louanges. Il finit en ajoutant que ce magnifique legs n'était autre chose que l'image de sa vie. Voyez vous, Théotime, comme les derniers mots de cet homme sont puants de vanité ?

" Ce ne fut pas l'amour de l'honnêteté, mais l'amour de l'honneur qui poussa ces sages mondains à l'exercice des vertus ; leurs vertus diffèrent autant des vraies vertus que l'amour de l'honnêteté et l'amour du mérite diffèrent de l'amour de la récompense." (1)

(1) Traité de l'amour de Dieu, ch. X, p. 379.

Plus loin il ajoute : " St. Augustin, ayant dit quelque part que les philosophes anciens avaient brillé par leurs, vertus, tout en ne connaissant pas la véritable piété, s'en reprend dans le livre de ses *Rétractations*. Il reconnait que cette louange est trop forte pour des vertus aussi imparfaites que le furent celles des païens, vertus qui en vérité ressemblent à ces vers à feu et luisants, qui ne brillent qu'au milieu de la nuit, mais qui, le jour venu, perdent leur éclat. Les vertus païennes ne furent vertus qu'en comparaison des vices ; mais en comparaison des vertus des vrais chrétiens, elles ne méritent nullement le nom de vertus." (2)

Voilà donc ce que furent les vertus des païens, vertus que les systêmes d'éducation actuelle, *vrais chefs-d'œuvre de folie*, comme les appelle un profond penseur, l'abbé Martinet, nous font admirer depuis les premières classes de latin jusqu'en rhétorique. Tour-à-tour le *De Viris illustribus Romæ*, le *Selectæ è profanis*, *Cornelius-Nepos*, *Salluste*, *Tite-Live*, *Quinte-Curce*, *Thucydide* *Xénophon*, *Virgile*, *Homère*, *etc.*, *etc.*, nous prennent par la main et nous font faire la révérence devant cette pléïade de vauriens célèbres, qui révélèrent au monde, chacun pour sa part, un des caractères de l'esprit immonde. Il est écrit que, dans les jours ténébreux qui précéderont la grande catastrophe où le monde doit finir, presque tous les habitants de la terre fléchiront le genou devant la *Bête* et l'adoreront. Il faut avouer qu'on nous prépare assez habilement, quoique sans le savoir, à cette cérémonie d'enfer, en nous faisant rendre une espèce de culte à chacun des types hideux qui la figurent et l'annoncent. Qu'on ne s'y trompe pas : le règne de Satan, l'apogée de sa puis-

(2) Idem, p. 380.

sance, dans ces jours où les crimes déborderont sur le monde et provoqueront sa ruine, auront eu leurs préparations dans le passé. Le grand empire anti-chrétien ne sera point une espèce de création tout-à-fait anormale qui paraîtra subitement aux regards du monde ébahi ; il aura ses liaisons avec les faits de la conscience et avec les faits sociaux.

Mais, répètent toujours les admirateurs enthousiastes du paganisme littéraire, éxagération, éxagération que tout cela ! ! Ayez de bons professeurs, et vous ferez des chrétiens avec *Ovide* et *Quinte-Curce*, tout aussi bien qu'avec la Bible et les Pères de l'Eglise. Les classiques ne sont rien, les hommes sont tout.—Cela revient à dire : Vous voulez apprendre à jouer de tel instrument, prenez-en un de tout autre genre ; pourvu que vous ayez un habile maître, vous êtes sûr de réussir : l'instrument n'est rien, l'homme est tout.

De bons professeurs, des professeurs chrétiens ! mais ont-ils manqué depuis trois cents ans ? Depuis la Renaissance jusque vers la fin du siècle dernier, par qui était donné l'enseignement dans les colléges et dans les universités ? N'était-ce pas par des professeurs chrétiens, par des prêtres et des religieux d'une éminente vertu ? Qu'ont-ils empêché ?... Ressuscitez tous les ordres religieux, replacez-les à la tête de l'éducation publique, et, si on continue le même système, vous avez le même résultat : trois siècles sont là pour le prouver. Il faut donc changer et la *lettre* et *l'esprit* de l'enseignement ; ne plus faire du paganisme un *but*, mais un *moyen ;* non plus une idole qu'on encense, mais un escabeau dont on se sert et qu'on foule aux pieds en s'en servant.

Mais vous oubliez un point essentiel, observe-t-on

encore ! vous oubliez de dire que les bons professeurs, les professeurs chrétiens donnent un enseignement spécial sur la religion. Je le sais, la religion figure comme toute autre science dans les programmes d'étude ; je sais qu'une fois par semaine au moins on fait aux élèves des maisons d'éducation un catéchisme plus ou mois raisonné, plus ou moins philosophique. Cela veut dire que les collégiens connaissent la religion à peu près comme l'anglais, dont on leur donne chaque semaine deux ou trois leçons, sans être, au bout de cinq ans d'étude, en état de lire un ouvrage, et moins encore de soutenir une conversation en anglais. La preuve palpable de ce que j'avance, c'est que les générations du collége et les classes de la société qu'elles alimentent, connaissent beaucoup moins la religion, et en raisonnent beaucoup plus mal que les femmes et les classes populaires.

En tout cas, jamais l'enseignement religieux de quelques heures par semaine, en concurrence avec un enseignement païen de chaque jour et de chaque heure du jour, ne sera capable de former des générations solidement religieuses. " Que sont quelques gouttes de vin pur, s'écrie le père Possevin, pour adoucir un tonneau de vinaigre ? " Outre l'expérience de trois siècles, j'en appelle, sur la valeur d'un tel enseignement, au jugement d'un homme dont l'opinion n'est pas suspecte. " Ne nous y trompons pas, dit M. Kératry, ce n'est point la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un ecclésiastique, quelque respectable qu'on le suppose, qui inculquera aux enfants un esprit religieux de quelque durée. *Celui-ci ne s'acquiert que par la continuité d'un enseignement où la loi divine se trouve comme infusée. Les études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en ressentir.*"

Dans le système actuel d'enseignement, la religion ne sort naturellement, directement comme le parfum de la fleur, ni des livres, ni des devoirs, ni des études habituelles de l'enfant, ni des explications du professeur. L'en faire jaillir quelquefois indirectement, péniblement, et, pour ainsi dire, par voie de contraste et d'antithèse, voilà tout ce que peut un maître pieux et habile. De là résulte encore une connaissance plus ou moins avancée du paganisme, et une ignorance beaucoup plus grande qu'on ne le croit du christianisme.

Tout en rendant pleine justice au zèle et à la vertu de nos maîtres, nous ne pouvons ici nous empêcher de protester avec énergie contre le système d'enseignement païen qui forma notre enfance, et de déplorer l'ignorance en matière de religion qui en fut la conséquence obligée. Au sortir du collége nous savions par cœur les noms, l'histoire, les attributs, les aventures des dieux et des déesses de la fable; nous connaissions les Danaïdes et les Parques, Ixion et sa roue, Tantale et son supplice, les oies du Capitole et les poulets de Claudius. Sans broncher, nous aurions pu faire la biographie de Minos, d'Eaque et de Rhadamanthe, de Codrus et de Tarquin, d'Epaminondas, de Scipion et d'Annibal, de Cicéron et de Démosthène, sans excepter celle d'Alexandre et de César, d'Ovide, de Salluste, de Virgile et d'Homère. Lycurgue, Socrate, Platon, les Flamines, les Jeux du Cirque et de l'amphitéâthre, les sacrifices, les fêtes, les comices du peuple-roi nous étaient connus. En un mot, nous possédions tout le savoir désirable dans d'honnêtes jeunes gens de Rome et d'Athènes, rejetons des Brutus ou des Gracques, candidats des gloires du forum, adorateurs ou prêtres futurs de Jupiter et de Saturne.

Mais si par malheur on nous eut transportés sur le terrain du christianisme et qu'on nous eut demandé des détails sur la hiérarchie et les divers chœurs des anges, sur la constitution de l'Eglise, sur le nombre et les noms des principaux conciles ; si on nous eut priés de dire les noms des douze apôtres, le nombre de leurs épîtres ; si on nous eut interrogés sur nos saints et nos martyrs, sur nos héros et nos gloires, les Chrysostome, les Augustin, les Athanase, les Ambroise, les rois de l'éloquence et de la philosophie chrétienne, les pères du monde moderne, nos maîtres dans la science de la vie ; si on nous eut demandé à nous, leurs enfants, les enfants de l'Eglise et des martyrs, quelle fut l'époque de leur naissance, quels combats ils eurent à soutenir, quels ouvrages ils composèrent, quelles actions leur méritèrent l'admiration des siècles et le culte de l'univers, on nous eut parlé une langue inconnue. La rougeur de notre front et l'humiliante immobilité de nos lèvres, en excitant la pitié de l'homme sensé, eussent mis à nu le contre-sens monstrueux de nos études classiques. Telle est notre histoire, et peut-être celle de bien d'autres.

Dira-t-on que cette ignorance déplorable en matière de religion sera dissipée plus tard ? Vraiment ! combien connaissez-vous de jeunes gens, d'hommes d'un âge mûr qui, dans les différentes conditions de la vie, depuis la sortie du collége, aient consacré sérieusement *vingt-quatre heures* à l'étude de la religion ? Combien, au contraire, n'en pourrait-on pas citer qui, loin de développer leurs connaissances religieuses, ont perdu, perdu depuis longtemps les notions les plus élémentaires du Catéchisme ! Le paganisme classique condamne donc fatalement l'immense majorité des hommes

instruits à une ignorance éternelle en matière de religion.

X.

Condamner la religion à l'oubli, en la laissant ignorer à la jeunesse, c'est déjà un très-grand mal que produit le paganisme dans l'éducation ; il en produit un bien plus grave encore : il la voue à une espèce de mépris. On l'a vu, ce n'est pas au moyen d'un maigre abrégé de la doctrine chrétienne par *demandes* et par *réponses*, seul livre religieux à peu près dont l'étude est obligatoire dans les maisons d'éducation, qu'on passionnera les jeunes gens pour la religion. Ce soin, qu'on semble prendre, de tenir dans l'ombre les héros qu'a formés le christianisme, dont on ne leur parle presque jamais, ou qu'avec des termes qui n'ont pas la pompe de ceux que l'on emploie lorsqu'on fait l'éloge des *héros* païens, les confirme de plus en plus dans leurs fausses appréciations. A coup sûr, penseront-ils, sinon actuellement, du moins dans quelques années, lorsque les souvenirs classiques leur reviendront, la religion chrétienne est bien moins propre que le paganisme à former les grands hommes. Elle comprime les forces naturelles, abâtardit les intelligences, leur enlève cette hardisse de conception qu'on admire tant à Rome et à Athènes ; elle dépouille la volonté de cette énergie qui fait vouloir et exécuter les grandes choses ; en un mot, elle tue le génie, en soumettant la raison à la foi.

Aussi, quand l'enfant sera devenu homme, ses

souvenirs classiques lui persuaderont, comme les paroles de M. Alloury que nous avons citées en font foi, qu'on peut être fort honnête homme, avoir de grandes qualités, pratiquer de nobles vertus sans le secours de la religion chrétienne ; que même on ne saurait rien faire qui porte le cachet de la force et de la grandeur, si l'on se met au point de vue religieux chrétien. Conséquemment s'isolera-t-il peu à peu d'une religion qu'on a jamais su lui faire comprendre et encore moins admirer dans ses grands hommes, dans ses merveilleuses productions en tout genre. Il fera de la *littérature* et de l'éloquence sans teinte religieuse, comme Horace et Cicéron ; comme eux, il ne verra que le côté terrestre des choses, l'intérêt du moment, les jouissances sensibles de la vie. Il fera de la *philosophie*, comme Platon et Aristote, en s'éclairant aux lueurs incertaines et vacillantes de sa faible raison ; il fera des *lois*, comme Solon, Lycurgue et Numa, en n'envisageant que la seule prospérité matérielle des Etats ; s'il tient compte de la religion, ce ne sera que comme instrument entre les mains des gouvernants et non pas comme la règle qui doit les diriger ; il fera de la *politique*, comme Alcibiade, Thémistocle, Alexandre et César, à un point de vue cupide, intéressé et égoïste ; en un mot, tout ce qu'il fera sera marqué au coin du paganisme, pour la bonne raison qu'il ne connait que le paganisme, qu'il n'a jamais admiré que le paganisme.

Faut-il s'étonner maintenant de voir toutes les générations actuelles si favorables à la liberté de penser, d'écrire, à la liberté des cultes, quand on se rappelle les avoir vues, bouche béante d'admiration, devant cette Rome des Césars, devenue la maîtresse du monde,

pour avoir su respecter toutes les croyances et avoir élevé des autels à tous les dieux des peuples conquis ?

Faut-il s'étonner de voir toutes les générations actuelles républicaines, démocrates, vouées au culte de la *souveraineté populaire*, et portant, au fond du cœur, une haine instinctive à la royauté, quand on se rappelle qu'elles ont vécu pendant de longues années au milieu des républiques anciennes, et que les mots qui ont le plus souvent frappé leurs oreilles sont ceux de *tyran* et de *peuple-roi ?*

Faut-il s'étonner de trouver toutes les générations actuelles molles, efféminées, altérées de jouissances coupables, quand on se rappelle qu'elles ont grandi, au milieu des *buveurs* et des *pourceaux* du troupeau d'Epicure, qui n'ont fait que leur chanter Bacchus, Vénus et Cupidon ?

Faut-il s'étonner de trouver toutes les générations actuelles, imbues de faux principes et de maximes dangereuses, ne possédant guère que des demi-vérités et des notions inexactes sur les choses de majeure importance, lorsqu'on se souvient les avoir vues suer longtemps et péniblement sur les livres païens, inspirés par le père du mensonge, et que la vérité religieuse a brillé à travers ces nuages épais d'idées creuses, à peu près comme l'éclair qui fend la nue sans laisser de traces de son passage ?

Faut-il s'étonner de voir toutes les générations actuelles si passionnées pour les riens, les futilités, les feuilletons des mauvais journaux, les romans, les livres qui ne respectent ni la pudeur, ni la religion, quand on se rappelle les avoir vues tenir entre les mains, dès leurs premières classes, pour ne les quitter qu'au sortir

de la rhétorique, les *fables* de la mythologie païenne ; les *aventures* plus ou moins saugrenues des dieux et des déesses ; les *contes bleus* de Virgile et d'Homère ; les *odes* d'Horace, dont le fond est ou puéril ou lascif ; les *discours boursoufflés* des orateurs grecs et latins, qui ne sont, dans tout leur verbiage, que d'élégants discurs de sornettes et d'injures ?

Faut-il s'étonner enfin de rencontrer de nos jours tant d'utopistes, d'idéologues, de rêveurs qui soupirent après les bouleversements sociaux et les révolutions, quand on se rappelle qu'ils ont été élevés à Rome, à Athènes, à Lacédemone, et que, pendant toute la durée de leurs classes, Rome chrétienne s'est éclipsée devant la majesté de Rome païenne ?

Les professeurs devraient pourtant se rappeler que cette Rome des Césars, qu'ils admirent tant, qu'ils font admirer à leurs élèves, est cette ville que l'Esprit-Saint nomme la *grande prostituée*. " Elle était, dit St. Jean, " vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres " précieuses et de perles, et elle avait à la main *un* " *vase d'or*, plein des abominations et de l'impureté de " sa fornication." C'est elle ! Voilà bien, en quelques mots, son caractère, sa puissance, son orgueil, ses crimes, ses cultes ignobles, sa belle littérature : *poculum aureum plenum abominatione et immunditia fornicationis ejus*. Saint Jean vit aussi la suite, et n'en parla pas avec les pleurs que nos pédants ont coutume de répandre. Ce fut un cri d'allégresse dans le ciel, quand Dieu fit enfin justice de Rome : " J'entendis " comme la voix d'une troupe nombreuse qui disait " dans le ciel : *Alleluia* ! Salut, gloire et puissance à " notre Dieu ! Il a condamné la *grande prostituée* qui a " corrompu la terre ; il a vengé le sang de ses serviteurs

" qu'elle a répandu de ses mains ! Et les anges dirent " encore une fois : *Alleluia !* Et la fumée de son " embrasement s'élève à jamais."

Il faut le dire en passant : Quelle noble et sainte majesté dans ces expressions ! quelle divine sublimité dans ces images et ces pensées ! ! Ah ! il faudrait bon nombre d'odes d'Horace, plusieurs chants de Virgile pour lutter contre la beauté d'une seule phrase de cette bribe de l'Apocalypse que je viens de citer.

Ainsi ces ruines, qui provoquent aujourd'hui d'ingrats et stupides regrets, sont les témoins de Dieu. Elles attestent sa justice victorieuse et le bienfait par lequel, au prix du sang de son Fils, il a délivré le monde. Mais la rhétorique ne veut pas entendre ce langage. Elle va de nuit au Capitole, et elle demande à la *grande prostituée* de lui apparaître. Du moins, la rhétorique choisit bien son heure : il faut la nuit à ces beautés que la sereine lumière du soleil rend infâmes ; et pour que la nuit se prolonge, la rhétorique, autant qu'elle le peut, écarte le jour qui vient de la Croix.

Les funestes effets du système actuel d'éducation, que nous ne saurions assez déplorer, ont fait tomber les plaintes les plus éloquentes de toutes les lèvres chrétiennes. Monseigneur l'Evêque d'Orléans, entr'autres, s'exprime ainsi : " *Combien de jeunes gens qui, parmi nous, achèvent leurs études sans que leur éducation morale et religieuse ait été commencée !*...Pauvres jeunes gens, *instruits dans l'ignorance*, comme le disait autrefois un grand poëte, et condamnés souvent, malgré la richesse et la force de leur nature, condamnés par une *éducation menteuse et barbare* à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables, comme ces plantes malheureuses que le défaut d'air

et de liberté, que l'absence d'une culture intelligente, condamnent à vieillir avant le temps et à mourir tristement étiolées.

" Et cependant les années marchent ; le pauvre enfant croît en âge ; son âme croît aussi, *mais elle ne s'élève, elle ne se fortifie point ; son développement intellectuel, moral et religieux, est nul ou dépravé.* Non, je ne sais rien qui soit digne d'une compassion plus profonde que ces jeunes infortunés ! *Et que serait-ce, s'ils étaient presque toute la jeunesse d'une grande nation ?*

" Heureux du moins ceux qui, instruits de la sorte, trouvent dans les ressources d'une forte nature, ou dans le *grand mouvement de l'éducation sociale*, des secours inespérés pour un développement plus tardif ! *Mais je l'ai dit, cela est fort rare*, et il y a là pour la famille, pour la patrie, pour l'humanité tout entière, de profonds et irréparables malheurs." (1)

Ailleurs il ajoute : " C'est l'éducation qui, par *l'influence décisive* qu'elle exerce sur l'enfant et sur la famille, éléments primitifs de toute société....*fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence*..... Quand voit-on les peuples s'affaiblir, décheoir de leur grandeur et se précipiter à la ruine ? Quand les hommes leur manquent. Or, les hommes, sans doute, c'est Dieu qui les donne ; mais, Dieu le voulant ainsi, c'est l'éducation qui les fait.....Où en sommes-nous à cet égard ? Nous présentons, *depuis longtemps déjà*, un spectacle étrange....Les hommes nous manquent ! Où sont les hommes ! C'est le cri, c'est la plainte universelle. Diogène, autrefois, sa

(1) De l'Educ. t. p. 47, 48.

lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi; nous lui ressemblons. (1)

" Les lettres périssent, la philosophie succombe, le bon sens se perd jusque dans l'éducation de la jeunesse; partout on aperçoit des menaces de ruines (2).... On doit se décider à le *compendre* enfin ou à *périr:* quand tous les sommets de la société chancellent et s'affaissent, *c'est que depuis longtemps déjà la base défaille et s'écroule;* il faut restaurer les fondements si l'on veut sauver l'édifice ! L'ÉDUCATION ! L'ÉDUCATION ! voilà le seul remède profond aux maux présents et à venir ! Voilà le seul salut possible !....La dernière digue.... est au moment d'être emportée.... Partout on s'écrie que nous traversons une crise !.... Une crise !..... Qui nous assurera que ce n'est point une agonie ? Qui nous dira que nous ne sommes pas un de ces peuples à qui le prophète du Dieu vivant criait autrefois: *Veillez et priez, car le jour de votre chûte est proche, les temps se hâtent d'arriver ? Juxta est dies perditionis, et adesse festinant tempora* (3).

Monseigneur Dupanloup, comme on le voit, proclame que la société est en proie à une maladie grave, et que l'éducation en est la cause : Monseigneur Gaume dit absolument la même chose.

Monseigneur Dupanloup veut une réforme dans l'éducation : Monseigneur Gaume la désire aussi ardemment que lui.

En quoi consiste donc leur divergence d'opinion ?

(1) De l'Educ. introd. p. 3, 4.

(2) Lettre, p. 18.

(3) De l'Educ. avant-propos.

En ceci :

Monseigneur Dupanloup dit : Le système actuel d'éducation est excellent, mais les professeurs ne sont pas à la hauteur de leur position.

Monseigneur Gaume dit : Les professeurs sont excellents, mais le système d'éducation est vicieux, comme l'histoire de trois siècles en fournit la preuve.

Lequel des deux attaque les personnes et les institutions ? lequel des deux est dans la vérité ? On a tout ce qu'il faut pour formuler une réponse.

Pour nous, nous nous permettons de protester, comme Monseigneur Gaume, non pas contre les personnes, mais contre le système d'enseignement dont l'influence, si puissante sur les générations, a conduit la société, ou du moins ne l'a pas empêchée d'arriver au bord de l'abîme. Faut-il ajouter que le but de ces efforts est moins de faire reculer le monde dans la voie du mal que de préparer l'avenir ?

Pour peu qu'on y regarde, le fait culminant, qui se dégage de tous les faits contemporains, le fait qui grandit chaque jour avec une rapidité effrayante pour les uns, et consolant pour les autres, c'est la formation de deux grandes sociétés : la société du bien et la société du mal. Déjà plus de neutralité sérieusement possible entre les deux camps ; plus de parti mitoyen : *Catholique* ou *Rationaliste ;* tout ou rien ; voilà le dernier mot religieux et philosophique de tout ce qui pense aujourd'hui dans le monde civilisé.

Rien n'est omis pour faire passer ce fait métaphysique dans l'ordre des faits sociaux. Quand on songe à cette fièvre de *locomotion* qui s'est tout-à-coup emparée

des nations ; quand on songe qu'inventer, perfectionner, appliquer de nouveaux moyens de se transporter plus rapidement d'un point à un autre, est l'objet sur lequel se concentrent et la richesse et l'activité humaines, tout devient croyable, car tout devient possible. Déjà l'homme ne connait plus de distance, et ce mouvement inouï ne fait que commencer.

Or, gardons-nous de croire que tant de génie soit dépensé dans le but mesquin d'échanger plus rapidement des marchandises : *l'homme s'agite et Dieu le mène.* Quand les Romains pavaient avec tant de magnificence leurs larges voies, pour relier les unes aux autres toutes les parties de leur vaste empire, ils visaient à une grande unité matérielle. Mais Dieu avait un autre but : l'unité spirituelle. Manœuvres de Dieu, les Romains faisaient son ouvrage en ne croyant faire que le leur. Ce qu'ils étaient alors, les hommes le sont encore, ils le seront toujours : agents subalternes et souvent aveugles de la Providence. " Tout annonce, dit M. de Maistre, que nous marchons vers une grande *unité*.....Nous sommes douloureusement broyés ; mais, si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes *broyés* que pour être mêlés (1)."

Quand donc, à l'aide de ces moyens prodigieux, les deux cités du bien et du mal se seront élevées à leur plus haute puissance, elles se coudoieront quelque temps sur le chemin de la vie, et finiront par en venir aux mains. Alors il y aura des luttes, près desquelles toutes les luttes passées ne sont que des jeux d'enfants.

" De grandes choses, dit un écrivain distingué, sont réservées à l'avenir.

(1) Soirées de Saint-Pétersbourg, t. 1, 77.

" Tous les péchés remonteront vers leur source, qui est l'orgueil, et se concentreront dans leur principe, qui est l'amour de soi.

" Et le combat sera entre l'orgueil et l'humilité.

" Et le bien se rapprochera du ciel, et le mal se rapprochera de l'enfer.

" Et le ciel et l'enfer se rencontreront ; et Michel et Satan lutteront de nouveau ; et l'étendard des enfants de Dieu portera encore écrits ces mots : *Qui est comme Dieu* ? Et le mot d'ordre des fils de Satan sera encore : *Vous serez comme des dieux.*

" Et les bons ouvriront leurs âmes à Dieu ; et il agira en eux dans toute la force de sa puissance.

" *Et le commencement de ces choses est déjà arrivé.*

" Dieu et le démon se préparent ;

" Le Monde attend dans l'anxiété ,

" L'Eglise attend dans la confiance ;

" Les Anges regardent dans la prière ;

" Et le Christ tient la Croix suspendue sur le " monde." (1)

C'est donc autant en vue des maux du présent qu'en prévision des épreuves de l'avenir qu'il faut élever les générations chrétiennes destinées à les subir, afin qu'elles soient en état de les subir d'une manière digne de Dieu et de l'Eglise. Si tous nos efforts sont impuissants pour sauver la société, sauvons au moins les individus ; resserrons de plus en plus les liens qui

(1) Charles de Sainte-Foi, Livre des peuples et des rois, p. 53.

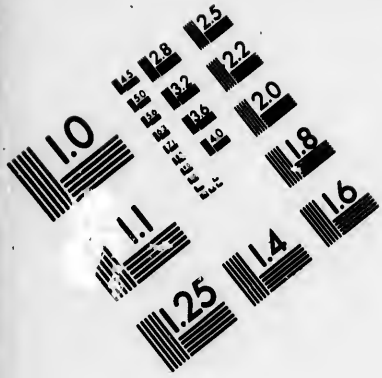
nous unissent à l'Epouse du Christ ; aidons-la de tout notre pouvoir dans ce travail douloureux par lequel elle enfante aujourd'hui de nouveaux enfants, dignes de ceux dont les catacombes cachèrent les vertus et dont l'amphithéâtre éclaira les victoires.

" Voilà précisément, dit Saint Augustin, ce qui doit arriver dans les derniers temps. La vertu sera proportionnée à l'épreuve ; de même que l'or est d'autant plus pur que le feu dans lequel il a été jeté est plus ardent. En comparaison des saints des derniers jours que sommes-nous ? Quel sera l'héroïsme de ceux qui triompheront d'un ennemi déchaîné, que nous pouvons à peine vaincre maintenant qu'il est enchainé ? " (1)

Comprenons donc aujourd'hui enfin que, pour former ces saints des derniers jours, il faut faire revivre l'esprit primitif, l'esprit parfaitement chrétien. Voilà pourquoi tout système d'éducation qui n'est pas complètement, énergiquement catholique, est aujourd'hui plus que jamais un système insuffisant, et par cela même dangereux. Voilà pourquoi nous nous sommes permis d'attaquer celui qui existe, et de demander qu'il soit remplacé par un autre, plus en harmonie avec les besoins du présent et les exigences de l'avenir.

Si enfin, malgré tout ce que nous venons de dire, on trouve encore que nous nous préoccupons sans sujet, que nous exagérons les dangers de l'avenir et que nous excitons la pitié en jetant le cri d'alarme, nous répondrons que nous ne sommes que l'écho fidèle des grandes voix qui ont dominé et qui dominent encore le monde. Nous répondrons que nous ne pouvons nous défendre d'éprouver un sentiment d'effroi, en voyant

(1) De Civ. Dei. lib. XX, c. VIII, n. 2.



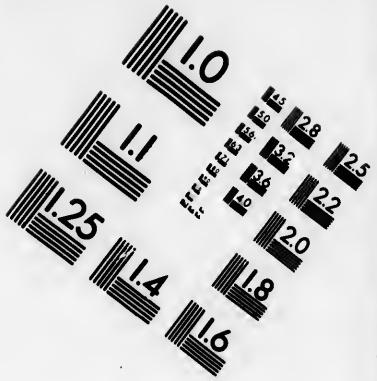
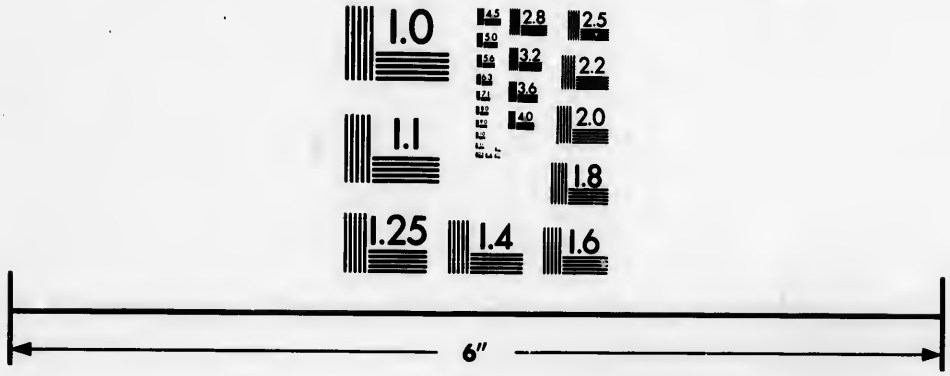
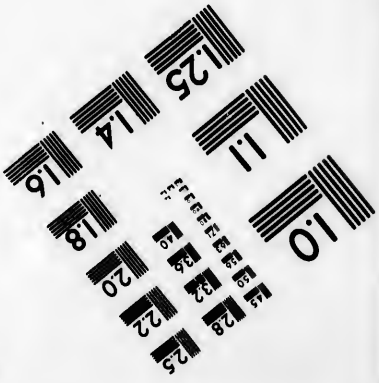


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

les événements si graves qui se déroulent à nos regards sous un aspect des plus sombres et des plus effrayants. On le sait, l'opinion de tous les commentateurs de la sainte Ecriture, rapportée fort au long par Cornélius à Lapide, est que, vers la fin des siècles, Rome doit être reconstituée comme elle était en plein paganisme, et que c'est dans son sein que s'organisera la dernière persécution contre la sainte Eglise de Dieu, persécution plus terrible que toutes celles qu'elles a déjà subies. Or, que ceux qui ont des yeux voient, et que ceux qui ont des oreilles entendent. Depuis trois cents ans, c'est-à-dire depuis l'avènement du paganisme littéraire dans le monde chrétien, un grand travail se poursuit sans relâche et même avec acharnement. On remue en tous sens le sol de la Ville éternelle, non plus comme autrefois, pour chercher les reliques des saints et des martyrs, mais pour découvrir et remettre en honneur les restes impurs de ce vieux monde païen, que la justice et la miséricorde de Dieu tout ensemble avaient ensevelis dans les profondeurs de la terre. On exhume, en poussant des cris de joie et d'admiration, les hideux symboles du culte satanique, et les objets immondes qui nous révèlent toutes les hontes de la volupté et même des crimes qui n'ont de nom dans aucune langue moderne, parce qu'ils étaient ignorés. Bientôt le cadavre de la *grande prostituée* sera complètement mis à nu. Parallèlement à cette *ardeur artistique* marchent les idées révolutionnaires, qui toutes convergent vers un seul but : la grande *unité italienne*, la déchéance et la destruction de la Rome des Papes, la résurrection et la réhabilitation de la Rome des Césars avec ses mœurs, ses lois, sa religion. Ces faits, nous le demandons, ont-ils une signification ? et cette signification qu'est-elle, sinon que nous marchons à

pas de géant vers les temps malheureux divinement prédits. Oui, nous le répéterons encore avec Monseigneur l'Evêque d'Orléans : " Partout on s'écrie que nous traversons une crise !....Une crise !.. ...Qui nous assurera que ce c'est point une agonie ?

XI.

Le même prélat a dit ailleurs : " En un tel état de société, comprenons bien que c'est aux instituteurs religieux, c'est aux chrétiens intelligents qu'est réservé la tâche de sauver tout ce qui peut l'être encore, comme c'est à eux qu'appartint autrefois la mission, si glorieusement accomplie, de tout reconquérir alors que tout était perdu."

O vous tous donc à qui est dévolue la sainte mais redoutable mission de former la jeunesse, méditez et méditez longtemps ces graves paroles : dans leur énergique concision est un monde de pensées. Rappelez-vous que c'est à vous surtout que le Christ a dit : *Euntes docete*, car l'homme, dans l'âge mûr, dans la vieillesse, aux portes du tombeau, sera ce que vous l'aurez fait par l'éducation que vous lui aurez donnée : l'*éducation fait l'homme.* L'homme est le *candidat* du ciel ; pour en être l'*élu*, il doit ici-bas connaître Dieu, l'aimer et le servir. Il doit connaître Dieu, et par conséquent prêter l'oreille à sa divine parole, qui seule peut lui révéler les splendeurs de sa gloire et les sublimités de son être ; il doit l'aimer, et pour cela fixer ses regards sur ce mystère ineffable d'amour, qui est le Verbe fait chair pour le salut du monde ; il doit le servir, c'est-à-dire, marcher à la suite de cette foule innombrable de Saints de tout âge et de tout sexe,

appelés des quatre vents, et qui, à l'exemple du Dieu fait homme, sont passés à Bethléem, par l'humilité ; à Nazareth, par la pureté d'intention et la soumission aux volontés du divin Roi ; au Golgotha, par les mépris, les contradictions et les souffrances. Que tous vos enseignements, qu'ils soient purement religieux, qu'ils soient littéraires ou scientifiques apprennent à l'enfant ce qu'il doit faire toute sa vie, ce par quoi il deviendra véritablement homme, véritablement grand. Que tout lui révèle son Créateur et le porte vers lui, puisque la création entière est comme un miroir où se réfléchissent ses divins attributs, comme un escabeau qu'il doit fouler aux pieds pour monter à son trône ; que tout lui parle de piété et lui enseigne la vertu, puisqu'en définitive il n'y a d'utile que la piété, de réel que la vertu.

Apprenez-lui à connaître Dieu, en mettant entre ses mains les pages de nos saints Livres, les plus appropriées à sa jeune intelligence, celles surtout qui ont été spécialement inspirées pour son instruction : *Venite, filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.* Apprenez-lui à l'aimer, en lui faisant redire et méditer, soit qu'il les traduise ou les confie à sa mémoire, les chants harmonieux de nos Pères dans la foi, qui, dans leur incomparables écrits, ont exalté ses bienfaits, ses miséricordes, son amour, les soins touchants que prend de nous sa divine Providence : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus ; beatus vir qui sperat in eo.* Apprenez-lui enfin à le servir, en mettant constamment sous ses yeux les exemples des saints, dont la vie nous fait voir, qu'avec la grâce de Dieu, toutes les vertus, même les plus héroïques, sont possibles à l'homme : *Filii sanctorum sumus.* L'intelligence étant faite pour la vérité, le cœur pour les saintes affections, la volonté

pour la possession du bien suprême, tout dans l'éducation ne doit prêcher que Dieu, vérité et vertu. Telle est la volonté de Celui qui a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, qui l'a élevé jusqu'à lui, et l'a rendu participant de sa nature divine, *divinæ consortes naturæ.*

Quelle monstruosité donc, pour ne pas dire quel sacrilége, qu'une éducation qui se donne presque exclusivement au moyen de livres païens, où Satan tient la place de Dieu, où l'erreur est affirmée et la vérité retenue captive quand elle n'est pas niée, où le vice est chanté, loué, préconisé et la vertu rendue vile et méprisable. Oui, nous en sommes rendus là ! des païens pour instruire des chrétiens ! des damnés pour former des Saints ! l'ange de ténèbres pour nous faire saluer les splendeurs du jour qui ne s'éteindra pas ! Voilà le crime dont l'éducation actuelle est coupable. Dans tous les cas, le moindre de ses torts est de repaître l'esprit et le cœur d'illusions, de fantômes et de chimères, de perpétuer l'ignorance, de laisser mourir d'inanition l'âme de l'enfant, quand elle ne l'empoisonne pas.

Combien d'hommes, victimes de cette éducation meurtrière, peuvent en toute vérité s'écrier en reportant leurs regards sur les premières années de leur existence : Oh ! qui me rendra les jours que j'ai perdus, les germes que j'ai étouffés, les fleurs que j'ai flétries, les fruits que j'ai dévorés avant qu'ils fussent mûrs, les espérances que j'ai trompées, tous les trésors que j'ai dissipés ?

Le paganisme, qui n'est que le règne des trois grandes concupiscences, s'infiltre insensiblement et comme goutte à goutte dans le cœur de l'adolescent.

Que de ravages il y exerce ! que de ruines il prépare ! Ce qui, hélas ! rend ce malheur plus déplorable encore, c'est que souvent ces ravages ne sont pas même soupçonnés, tant sont épaisses les ténèbres que l'éducation a accumulées dans l'intelligence. L'ouragan qui renverse le toit d'un édifice fait moins de mal que l'eau qui, s'infiltrant dans ses murs, en dissout le ciment, en disjoint les pierres et lui prépare une ruine entière. La foudre qui frappe le sommet d'un arbre, et le dépouille de son verdoyant feuillage, fait moins de ravages que ces insectes qui se logent sous son écorce et en détruisent la sève. Et quand le cœur n'a plus de sève, quand le caractère n'a plus de vigueur, l'homme n'a plus aucun prix ; et il y a quelque chose de si fade et de si repoussant dans les tiédeurs de son âme, qu'elles vont jusqu'à provoquer les dégoûts de Dieu.

Ici se termine la tâche, que nous nous sommes imposée, de commenter l'admirable discours de Mgr. Filippi, évêque d'Aquila. Nous avons fait voir quel est le caractère particulier du mal qui fait souffrir la société depuis plus de trois siècles, que ce mal est le paganisme gréco-romain, réintroduit dans le monde par la Renaissance et propagé par l'éducation ; que l'Eglise a vainement protesté contre cet ordre de choses ; que l'enseignement littéraire perpétue et fortifie encore le paganisme au milieu de nous ; et qu'enfin il n'y a de salut pour la société, comme pour les individus, que dans une éducation qui enseignera tout à un point de vue chrétien.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à formuler d'une manière précise la thèse de Mgr. Gaume, et pour cela nous ne saurions mieux faire que de citer ses propres paroles.

" La thèse est exprimée par les deux propositions suivantes : 1° Je n'exclus pas de l'enseignement les auteurs païens ; mais je ne veux pas qu'ils y tienent la première place. 2° Je demande que les auteurs chrétiens soient les classiques *exclusifs des enfants* jusqu'à la quatrième *inclusivement*.

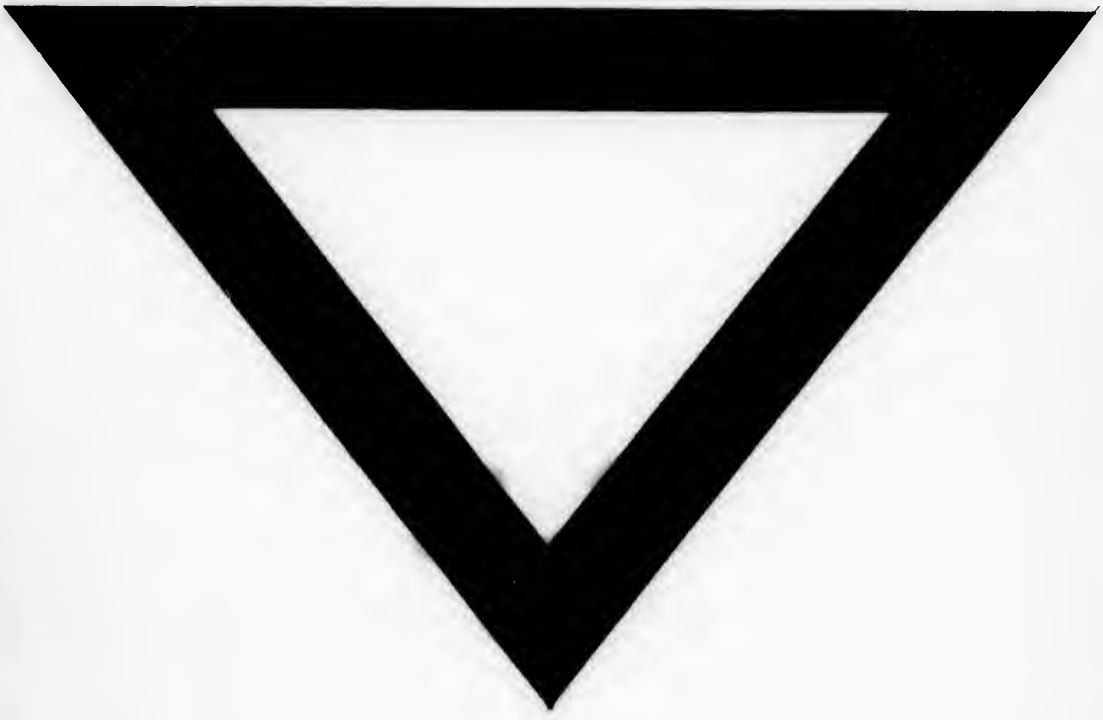
" Ce temps me parait nécessaire pour bien des raisons, et entr'autres : 1° pour apprendre convenablement la langue latine chrétienne dont la connaissance, si utile en elle-même, est indispensable pour étudier avec profit les littératures anciennes ; 2° pour ne pas embarrasser la marche de l'enfant par l'étude simultanée de deux langues ; 3° pour nourrir plus fortement que jamais de christianisme nos jeunes générations, sorties de familles la plupart peu chrétiennes et destinées à vivre dans une société qui l'est encore moins ; 4° pour modifier sérieusement le caractère beaucoup trop *profane*, ou, comme parle le comte de Maistre, beaucoup trop *scientifique* de notre éducation publique, et prévenir ainsi les calamités prévues par l'illustre philosophe.

" Après la *quatrième*, les auteurs païens peuvent, toujours en supposant les réserves relatives à l'expurgation et à l'explication, être admis simultanément avec les auteurs chrétiens. Telle est mon opinion. Je la crois bien fondée ; mais si vive que soit la manière dont j'ai pu la défendre, je n'ai la prétention de l'imposer à personne. C'est ma manière particulière de formuler le principe admis aujourd'hui par tout le monde, à savoir qu'*il y a quelque chose à faire.*"

Pour nous, nous demandons, comme Mgr. Gaume que les auteurs chrétiens soient les classiques exclusifs des enfants jusqu'à la *quatrième* inclusivement ; qu'a-

près la *quatrième*, ils continuent à être étudiés simultanément avec les auteurs païens, *parfaitement* expurgés, et qu'alors encore ils tiennent la place d'honneur qui leur est due.

Nous demandons, avec Mgr. Dupanloup, que les professeurs fassent remarquer à leurs élèves *la beauté supérieure du latin ecclésiastique*, ET LES SUBLIMES TRANSFORMATIONS DE LA LANGUE ROMAINE. Nous demandons encore que les sujets de *thême*, de *version*, de *narration*, d'*amplification*, de *discours* ne soient plus presque exclusivement empruntés au paganisme, mais, qu'au contraire, ils soient chrétiens et nationaux. De cette manière, les exercices littéraires seront véritablement utiles, pour le fond et pour la forme ; ils cesseront d'être nuisibles et dangereux, puisque le jeune homme ne sera plus contraint de s'identifier avec les hommes et les choses du paganisme, de se faire païen les trois quarts du jour, pour donner à ses travaux la couleur locale.

Admettons qu'en suivant cette méthode les élèves ne pourront plus citer *à propos* ou *hors de propos* un vers de Virgile ou d'Homère, quel si grand mal en résultera-t-il ? Le grand mal c'est de croître et de grandir dans l'ignorance et le mépris de la religion, des grands hommes qu'elle a formés, des merveilles en tout genre qu'elle a inspirées et fait exécuter. L'histoire du passé en est la preuve ; ce que nous voyons aujourd'hui de nos yeux en est la démonstration parfaite.

Unissons donc tous nos efforts pour faire triompher la sainte cause du bien, et, après avoir courageusement travaillé, disons avec le grand apôtre : *Ego plantavi, Deus det incrementum.*